Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES.

AMAY s/Meuse & SCHOOTENHOF lez-Anvers

Tome V. Février 1928. N° 2.

IRÉNIKON

REVUE MENSUELLE DES MOINES DE L'UNION DES EGLISES

A côté de la REVUE mensuelle,

Une COLLECTION paraît à intervalles irréguliers dix fois par an. Elle comprend une série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un Bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

Conditions d'Abonnement.

Revue et Collection		Revue	
Belgique	30 francs	Belgique	20 francs
Etranger	10 belgas	Etranger	5 belgas

Le numéro séparé : Belgique, 3 francs; Etranger, 5 francs.

Avis.

1. Tout ce que publie Irénikon n'entraîne qu'une responsabilité individuelle. Il peut être bon parfois de faire connaître des Etudes qui, tout en ne concordant pas avec nos convictions, renseignent sur le monde de la psychologie non catholique dont les efforts, difficultés, tendances et espoirs sont loin d'être suffisamment connus. Non seulement l'appréciation mais encore la charité envers nos frères dans le Christ se trouvera accrue par ces connaissances.

2. La Direction se réserve tous les droits de propriété en ce qui concerne les articles de la Revue et Collection Irénikon.

DIRECTION : Monastère d'Amay-s/Meuse (Belgique).
Compte-Ch. : Bruxelles : 161.209.

ADMINISTRATION : M. Duculot, Gembloux (Belgique).
Compte-Ch. : Bruxelles : 12851 ; Paris : 800,12.

DEPOTS :

France : Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, Paris.
Angleterre : Mowbrays, 28, Margaret Street, London W. 1.
Hollande : M. van Haastert, 89, Amalia Van Solmstr., s'-Gravenhage.
U. S. A. : O'Donovan Bros. Inc. 221, Park Avenue, Baltimore, MD.
Suisse : Kathol. Buchhandlung, Sulgeneggstr., Berne.

IRÉNIKON

Tome V. Février 1928. N° 2.

I. ARTICLES.

L'Encyclique « Mortalium Animos » du 6 Janvier 1928.

Le premier numéro d'*Irénikon-Collection* 1928 contient, dans son texte latin et sa traduction française, l'Encyclique *Mortalium animos* du 6 janvier 1928 sur « la vraie Unité religieuse à promouvoir ».

La série des actes pontificaux antérieurs publiés sur ce grave sujet s'enrichit d'un document nouveau : leur ensemble constitue un code complet et définitif dont les apôtres de l'Union suivront docilement les prescriptions.

* * *

Occasion.

Dans ces dernières années, un désir plus intense d'unité religieuse s'est réveillé dans les consciences chrétiennes. Du côté non-catholique, l'assemblée de Lambeth en 1920, le Congrès de stockholm en 1925, enfin et surtout la conférence mondiale *World Conference* qui s'est tenue à Lausanne du 3 au 21 août 1927, marquent les étapes de ce mouvement. Genève, siège de la société des Nations, Lausanne, centre du pan-christianisme — toute la vie politique et religieuse internationale du monde moderne concentrée sur les bords féériques du lac Leman.

Pour ce Congrès de Lausanne, convoqué par les Évêques épiscopaliens des États-Unis, les travaux préparatoires ont été menés pendant sept ans. Quelques indications partielles sur les sommes mises à la disposition des organisateurs, donneront une idée de

l'importance de cette entreprise : Rockfeller souscrivit 25.000 dollars ; Morgan 150.000 ; certaines collectes produisirent jusque 160.000 dollars.

Les cinq cents délégués ont été mandatés officiellement par 92 dénominations religieuses différentes : toutes les confessions chrétiennes d'Occident et d'Orient, étaient là — une seule Église n'était pas représentée : l'Église catholique romaine.

Isolement en apparence étrange, et le Saint-Père s'en rend compte : Se peut-il que cet immense effort vers l'unité et la réconciliation, cette manifestation sincère de fraternité et d'amour entre tous les membres du Christ laissent indifférent le Vicaire du Christ ; et que l'Église, dont l'unité est la loi suprême se tienne à l'écart ?

Dans son discours de clôture, le Président disait : « Jean (les Églises orientales) et Paul (les Églises séparées au XVIe siècle) sont venus à Lausanne ; mais Pierre n'y est pas venu : il y viendra plus tard. »

Ce grand événement religieux de Lausanne appelait une réponse ; à la voix des 500 délégués des 92 Églises chrétiennes, allait répondre la voix d'un seul, voix de chef parlant au nom de toute l'Église. Pierre vient de répondre par la bouche de Pie XI : c'est l'Encyclique *Mortalium animos*.

Enseignement.

Pour tout catholique, il n'existe qu'une conception de l'unité chrétienne admissible : c'est celle qui est établie sur les bases inébranlables de la foi, de la vie sacramentelle et du gouvernement : ce n'est pas à Lausanne, c'est à Rome que cette unité a son centre. La charité, la fraternité sans doute sont indispensables à la réconciliation ; mais elles ne peuvent suppléer à cette unité nécessaire dans la vérité et la foi. Si Jean est l'apôtre de la charité *Diligite alterutrum*, il est aussi l'apôtre de la plus rigoureuse orthodoxie.

Et pour couper court à tout malentendu et ne laisser aucun espoir d'un compromis, c'est un *non possumus* catégorique et sans réplique que le Pape oppose aux propositions de Lausanne. De là, dans la forme même de son enseignement, quelque chose

de vigoureux, de catégorique, de tranchant ; une parole souveraine qui se fait à certains passages frémissante et indignée.

On comprendra dès lors pourquoi le St-Siège, par des décrets successifs (du 15 sept. 1864, du 2 juillet 1919 et du 8 juillet 1927) a interdit aux catholiques de participer à ces assemblées. Notons cependant qu'il rend hommage à ces initiatives. « Sa Sainteté désire qu'on sache, faisait écrire Benoît XV aux organisateurs, qu'Elle ne désapprouve aucunement la convocation du Congrès *pour ceux qui sont séparés de nous*. Bien au contraire, Elle prie de tout cœur... (1) » C'est que tout effort vers l'unité religieuse est un heureux présage en même temps qu'un hommage rendu à la forte unité dont Rome est le centre et le fondement.

Et, tandis qu'il définit l'unique formule catholique, il signale pour les condamner les systèmes unionistes acatholiques, et tout particulièrement la formule moderniste que le docteur Major exprimait ainsi (2) : « L'expérience religieuse prouve que si certains chrétiens ont besoin de dogmes, d'autres y voient au contraire un obstacle à l'épanouissement de leur vie religieuse. L'Église catholique (l'auteur entend par là la Fédération projetée), ne requerra donc de ses membres aucune profession de foi à des dogmes ou aux sacrements : à tout le moins cette adhésion ne devra-t-elle jamais être tenue pour essentielle. »

Et comment s'étonner de la sévérité avec laquelle le Saint Père condamne ces théories vraiment anti-chrétiennes quand on entend un des chefs du Protestantisme libéral s'exprimer ainsi : « Quel est le rôle que veut jouer le protestantisme libéral ? Il vient dire aux hommes : Distinguez entre deux éléments du christianisme traditionnel, vous tous, hommes de science, qui ne pouvez souscrire à la théologie et aux légendes dont l'Église a enveloppé Jésus ; n'y souscrivez pas et vous n'en serez pas moins légitimement chrétiens. Jetez à bas l'échafaudage extérieur ; le véritable édifice qui est au dedans de ces constructions fragiles et provisoires mis à nu n'en sera que plus beau. Sapez, détruisez, démolissez toute l'orthodoxie, vous n'aurez pas pour cela porté atteinte au véritable christianisme, à celui de l'Évangile et de

(1) *Stoudion*, Août-Octobre 1927, p. 119.

(2) Revue *The Modern Churchman*, sept. 1927.

Jésus. Car celui-là est d'une nature toute morale : il est bâti sur le roc de la conscience et non sur le sable mouvant d'un système quelconque. » (1)

Les Églises orthodoxes ne s'étonneront pas de la doctrine de l'Encyclique : la déclaration dogmatique faite par eux à Lausanne, signée par tous les délégués orthodoxes (excepté le Métropolite Stephan de Sofia absent) et lue par Mgr Germanos représentant du Patriarcat de Constantinople exprime le même principe. Elle se termine ainsi : « Il a été déjà signalé d'une façon très claire par les représentants de l'Église orthodoxe qu'en matière de foi et de conscience, l'homme ne peut, même dans l'intérêt de la paix, faire des concessions sur l'essentiel des principes religieux, ou n'a pas le droit à de pareils compromis. Deux significations contradictoires ne peuvent être comprises ni déduites de paroles si générales qu'elles soient. Nous, orthodoxes, nous ne pouvons espérer qu'un accord basé sur de tels compromis soit durable. C'est pourquoi c'est l'avis de l'Église orthodoxe que l'Union des Églises ne peut avoir lieu que sur les fondements de la foi commune et de la profession de foi de l'ancienne Église indivise des Sept Conciles œcuméniques. » (2)

Les anglo-catholiques eux aussi comprendront le bien fondé de l'attitude du Souverain Pontife. Déjà leur organe *The Church Times* a rendu hommage à la sagesse du document pontifical (3), hommage d'autant plus spontané que l'auteur avait conseillé à ses corréligionnaires de ne pas prendre part au Congrès de Lausanne. Le principal délégué, le Bishop Gore, insista le premier sur le devoir de ne pas admettre de compromis en matière de foi. Dans un article du *American Church Monthly* (4) le docteur F. J. Hall déclarait en substance que les délégués de son Église à la Conférence n'avaient pas le pouvoir de minimiser le dogme, fût-ce en vue de faciliter l'union. La foi et la pratique religieuses, rappelait-il, reposent sur un ensemble de dogmes et de préceptes et ces dogmes et préceptes nous ont été révélés par Dieu.

(1) BUISSON L. *Le Protestantisme libéral.*
) *The Church Times*, 26 août 1927, p. 225.
Le n° du 13 janvier 1928, p. 27.
Article *The World Conference*, Janvier 1928, pp. 360-369.

Sur cette conception fondamentale de l'Ecclésiologie catholique il ne peut y avoir entre catholiques aucune divergence. *The Church Times* le notait : « Cette doctrine est également professée par tous les catholiques qu'ils soient pour ou contre les Conversations de Malines, qu'ils habitent Amay ou Westminster » (1). Mais l'ignorance et la malice sont grandes parmi les hommes. Qu'on nous permette donc de rappeler ici la première page du 1er numéro d'*Irénikon* d'avril 1926 et la dernière écrite par nous en décembre 1927. Ces citations sont, à ce point, conformes aux enseignements de l'Encyclique qu'elles constituent une adhésion anticipée à celle-ci.

1° *Numéro d'avril* 1926, *page* 6 : « De quoi s'agit-il ? Le mouvement de l'Union des Églises aurait-il pour but une entente opportuniste, un cartel, oublieux des dogmes qui divisent, tolérant jusqu'au scepticisme, une fédération d'Églises au fond étrangères, basée sur des rapports charitables et fraternels ? Ou bien, sans aller jusqu'à cette conception de l'Union qui n'a plus rien de catholique, s'agit-il de trouver pour nos dogmes les plus contestés des exposés moins massifs et moins anguleux, des formules plus souples et plus complaisantes ; de taire ou de minimiser les vérités qui rebutent nos Frères séparés, et devant cette incrédulité qui nous presse, de sonner à tout prix le ralliement de tous les chrétiens ? Assurément pour mener ces habiles négociations des diplomates et des politiciens conviendraient mieux que des théologiens consciencieux et des apôtres zélés de la Communion des Saints : Versailles, Locarno ou Genève saisis du problème religieux international. »

« Rien de tout cela évidemment ; mais un exposé sincère, loyal, complet de toute la doctrine, une soumission sans réserve aux directions de l'autorité ecclésiastique, une profession de foi intégrale de part et d'autre. Tout rapprochement qui s'opérerait au prix de concessions doctrinales, de réticences habiles ou de formules équivoques, toute action guidée par des préoccupations politiques quelconques, tout mouvement d'union qui ne serait pas uniquement inspiré par l'amour du Christ et de son Église, serait pire que la division. »

(1) Le n° du 13 janvier, p. 27, 2e colonne.

2° *Décembre* 1927, *première page* : « Le problème de l'Union des Églises est envisagé dans cette revue, est-il besoin de le dire ? du point de vue catholique romain. En abordant l'examen des possibilités de rapprochement, ni orthodoxes, ni anglicans ne nous demandent de taire, d'atténuer, d'envelopper dans d'habiles réticences et de subtiles distinctions les vérités de la foi catholique. Ils savent, en particulier, que pour nous les définitions du Concile du Vatican sont immuables et que, d'une voix unanime, tous les catholiques confessent que l'Évêque de Rome, assis sur le Siège apostolique de Pierre, est établi par le Christ lui-même, Chef suprême et universel de son Église. »

Ne croirait-on pas ces lignes écrites après l'Encyclique ?

Méthodes.

Mais en dehors de cet enseignement solennel, le document pontifical ne semble-t-il pas donner, ne fut-ce que par le ton et l'allure, une orientation nouvelle à l'apostolat de l'Union des Églises ?

N'y a-t-il pas quelque chose de changé ?

Les apôtres de l'Union reçoivent des avis de prudence et de discrétion, des avertissements paternels les mettant en garde contre des attitudes trop complaisantes et des illusions faciles : les Moines de l'Union ne pensent pas à se disculper et veulent être les premiers à recevoir avec docilité filiale les mots d'ordre de leurs chefs. L'empressement qu'ils ont mis à répondre à l'appel adressé par Pie XI aux Bénédictins il y a quatre ans (ils sont les seuls jusqu'ici à avoir répondu à cet appel) sont un gage de leur docilité. Mais ils sont aux avant-postes et laissent à d'autres la gloire facile de n'encourir aucun reproche.

En dehors de ces avis donnés occasionnellement au cours de l'Encyclique, le Saint Père n'aborde pas la question des méthodes et des procédés de rapprochement exposés antérieurement.

Il faut y insister ; car il nous revient que dans l'immigration russe on s'est vivement ému du document pontifical : on y a vu un brusque changement d'attitude ; une sourdine aux contacts charitables et fraternels ; presqu'un désaveu du travail de rapprochement entrepris de part et d'autre. Un orthodoxe nous disait que chez eux l'acte pontifical a déconcerté et découragé

les meilleurs et réjoui les adversaires de l'union. Mais pour apprécier équitablement l'action du St-Siège ils ne doivent pas s'en tenir à ce seul document qui n'aborde pas explicitement les questions de méthodes et de procédés et n'infirme en rien les directives données antérieurement. Ils oublient de situer l'Encyclique dans son contexte documentaire complet et de lui donner son vrai commentaire. C'est pour les rassurer que nous rappelons ici les principaux passages des actes pontificaux antérieurs.

Dans la lettre adressée aux organisateurs du Congrès de Ljubljana en 1926, auquel les orthodoxes aussi bien que les catholiques sont invités, le St Père écrit : « Nous sommes persuadés que seule une connaissance exacte des questions peut faire naître cette juste estime des hommes et cette sincère bienveillance, qui unies à la charité du Christ, serviront grandement, par la grâce de Dieu, l'œuvre de réconciliation dans l'Unité religieuse ».

Dans l'Encyclique *Ecclesiam Dei* du 12 novembre 1923 : « En cette affaire (de l'Union des Églises), il importe d'une part que les Orientaux dissidents, abandonnant les antiques préjugés, apprennent à connaître la vie véritable de l'Église et ne fassent pas retomber sur celle-ci les fautes des particuliers, fautes que l'Église condamne et s'efforce de corriger ; et que d'autre part, les Latins s'instruisent d'une façon plus large et plus approfondie des choses et des coutumes orientales, se souvenant du profit que tira d'une telle connaissance saint Josaphat... Car nous sommes persuadés qu'une connaissance plus parfaite ne manquera pas d'accroître l'estime et la sympathie mutuelles, et que celles-ci, unies à la charité, serviront très efficacement, par la grâce de Dieu, la cause de l'unité ».

Dans sa lettre à Mgr Précan, archevêque d'Olmutz, du 21 juin 1924 : « Un des principaux buts de ces Congrès est l'acquisition de connaissances nouvelles touchant les faits historiques et les vicissitudes des nations, les habitudes et les usages des peuples orientaux, et les respectables rites ou les institutions de leurs Églises... Nous espérons fermement que les saintes résolutions de pareils Congrès aideront puissamment à effacer beaucoup de doutes et d'erreurs, parfois monstrueuses, qui ont pris racine dans le public sur tout ce qui touche à l'histoire et à la vie religieuse de l'Orient. »

Dans son allocution consistoriale du 18 décembre 1924 : « L'œuvre de la réconciliation ne peut être tentée avec quelque espérance de succès, qu'à une triple condition : si d'une part on abandonne la fausse manière de voir qui s'est enracinée dans le plus grand nombre au sujet des doctrines et des institutions des Églises d'Orient, et si, d'autre part, on s'applique à rechercher attentivement l'accord des Pères orientaux avec les Pères latins dans une seule et même foi, enfin, que, de part et d'autre, des échanges de pensées aient lieu dans un esprit de charité fraternelle. »

Dans le même consistoire, le 24 mars 1924, paroles visant les Conversations de Malines : « Et, à ce sujet, Nous adressons l'expression de Notre plus vive reconnaissance à tous les catholiques qui, sous l'impulsion de la grâce divine se tournent vers leurs frères dissidents et s'appliquent à leur frayer la voie du retour à l'intégrité de la foi ; en dissipant leurs préjugés, en leur exposant dans son entièreté la doctrine catholique, et surtout, en leur donnant un exemple vivant de la caractéristique des disciples du Christ, la Charité. »

Ce sont les mêmes paroles qu'adressait le Cardinal Rampolla à M. Portal en 1894.

« Un échange amical d'idées et une étude plus soignée et plus approfondie des anciennes croyances et pratiques du culte serait on ne peut plus utile pour préparer la voie à cette union désirée. Tout cela devrait se faire sans aucun mélange d'amertume et de récrimination ou de préoccupation d'intérêt terrestre, se tenant dans une sphère où l'on respirerait uniquement l'esprit d'humilité et de charité chrétienne, avec un sincère désir de paix et d'ardent amour pour l'œuvre immortelle de l'amour d'un Dieu qui pria pour que les siens fussent tous une seule chose en lui, et n'hésita pas à cimenter cette union de tout son sang... »

« ... rien ne saurait égaler l'ardeur avec laquelle le Souverain Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église de Dieu, désire rétablir la paix et l'unité dans la grande famille chrétienne, et réunir comme en un seul faisceau toutes les forces du christianisme, pour les opposer efficacement au torrent d'impiété et de corruption qui déborde aujourd'hui de toute part. » (1)

(1) Leo XIII and Anglican Orders by Viscount Halifax. London. Longmans and Green 1912, p. 154/5.

Et comment, en finissant ces citations, ne pas rappeler les belles paroles adressées le 10 janvier 1927 à la jeunesse italienne par sa Sainteté Pie XI :

« Pour la réunion, il est avant tout nécessaire de se connaître et de s'aimer. Se connaître, parce que l'on peut dire que, si l'œuvre de réunion a échoué tant de fois, ces échecs sont dûs en grande partie au fait que de part et d'autre on ne se connaissait pas. S'il y a eu des préjugés réciproques, il faut que ces préjugés tombent. Elles semblent si incroyables ces erreurs et ces équivoques qui subsistent et se répètent parmi les frères séparés contre l'Église catholique ; mais d'autre part il a parfois manqué aux catholiques la juste appréciation de leur devoir, ou parce que la connaissance faisait défaut, la piété fraternelle. Sait-on tout ce qu'il y a de précieux, de bon et de chrétien dans ces fragments de l'antique vérité catholique. Les parties séparées d'une roche aurifère sont aurifères elles aussi. Les vénérables chrétientés orientales ont conservé une sainteté si vénérable dans leur objet, qu'elles méritent non seulement tout le respect, mais encore toute la sympathie. »

En faut-il davantage pour rassurer pleinement nos frères séparés sur les paternelles dispositions du Saint-Siège ?

Plus que tous ses prédécesseurs, Pie XI, on vient de le voir, a précisé et imposé la méthode que l'on pourrait appeler psychologique. C'est cette méthode qu'il a développée dans sa lettre au Primat de l'Ordre bénédictin : c'est celle que nous nous efforçons de suivre. Méthode universaliste et d'une portée générale qui a pour but de créer avant tout une atmosphère favorable à la compréhension et à l'estime mutuelles ; de se livrer dans tous les domaines de la pensée et de la vie religieuse à un travail d'adaptation ; de délatiniser, de déslaviser, de débyzantiniser, en un mot de dénationaliser la conception essentielle du christianisme « car l'Église du Christ n'est ni latine, ni grecque, ni slave, elle est catholique » pour le rendre pleinement assimilable dans son unité parfaite et visible à toutes les cultures et à toutes les civilisations ; de réaliser au fond des consciences occidentales et orientales, cette réconciliation spirituelle des esprits et des cœurs ; de préparer les âmes, toutes les âmes, à comprendre, à aimer et à vivre ce qui est au dessus de

toutes les différences de lieu, de temps et de race et par conséquent ce qui est œcuménique et vraiment catholique. Quand tous les chrétiens en seront là, le désir de l'unité ira s'intensifiant chaque jour. Ce n'est pas encore le point d'arrivée, je veux dire l'unité doctrinale et hiérarchique voulue par le Christ, mais les âmes la cherchent avec une tout autre ardeur et ne tardent pas à s'apercevoir qu'elle est aux trois quarts réalisée : Dieu fera le reste. N'est-ce pas là le commentaire de tous les enseignements que nous venons de rappeler ?

Mais en vue de couper court à des équivoques dangereuses pour la grande famille catholique, l'Encyclique envisage le point d'arrivée : pour un catholique, l'« *Unum sint* » du Christ n'est pas un vague appel à une charité et une fraternité sans consistance : il ne sera atteint que par la pleine unité doctrinale, sacramentelle et hiérarchique.

Mais *ce point d'arrivée* que le Souverain Pontife nous rappelle aujourd'hui, est encore très lointain et humainement parlant inaccessible. Une zone à perte de vue, semée de précipices et de fondrières, traversée d'obstacles insurmontables accumulés par les siècles le sépare *du point de départ*. C'est de celui-ci cependant que les ouvriers de l'Union doivent partir : niveler, déblayer, jeter des ponts, construire des travaux d'art, bref, tracer des voies d'accès, des routes de communication, de façon à ce que, quand sonnera l'heure de la Providence, les obstacles humains ne contrarient pas les intentions divines.

Pour parler sans figure, disons avec le Grand Cardinal Mercier dans ce document incomparable sur les « Conversations de Malines » : « ... Si la vérité a ses droits, la charité a ses devoirs : nous pensions peut-être, qu'en parlant à cœur ouvert et avec la persuasion intime que, dans un vaste conflit historique, qui a duré des siècles, tous les torts ne sont pas d'un seul côté ; en précisant les termes de certaines questions en litige, nous ferions tomber des préventions, des méfiances, dissiperions des équivoques, aplanirions les voies au bout desquelles une âme loyale, aidée de la grâce, découvrirait, s'il pouvait plaire à Dieu, ou retrouverait la vérité... »

« Des hommes surtout, des groupements d'hommes qui ont vécu longtemps étrangers les uns aux autres, dans une atmos-

phère chargée de méfiances, sinon d'animosités, ancrées dans les profondeurs des consciences par une tradition quatre fois séculaire, sont mal préparés à se rendre aux argumentations, si serrées soient-elles, que veulent leur imposer leurs contradicteurs. »

Il appartenait au Chef de rappeler les grands principes catholiques qui dominent ce grave problème : Pie XI l'a fait avec une autorité, une vigueur, une franchise apostolique qui ne laisse rien à désirer. Les humbles ouvriers du point de départ n'ont pas mission pour renouveler sans cesse ces définitions magistrales. « Ecarter de notre mieux les obstacles de l'Union, c'est notre tâche ; l'Union elle-même sera l'œuvre de la grâce à l'heure que daignera choisir la Providence. » (1) Leur travail a pour but d'opérer par un effort fervent, loyal et modeste, ce rapprochement des esprits et des cœurs : connaître, comprendre, estimer, aimer nos frères séparés ; et pour préciser l'application actuelle de notre méthode : rejoindre la psychologie russe ; penser toute notre science religieuse en fonction de la mentalité russe et la présenter sous l'angle russe ; prier comme eux « pour la concorde des saintes Églises ».

Que chaque âme chrétienne s'efforce d'être dans le Corps mystique du Christ un facteur d'unité. De l'effort combiné de toutes ces énergies unificatrices surgira enfin, à l'heure voulue par Dieu, cet *Unum* parfait dont Pie XI vient de nous redire la vraie signification.

Dom LAMBERT BEAUDUIN, O. S. B.

L'Infaillibilité du Pape et l'Union.

(*Suite*)

Le magistère infaillible du Pontife romain défini au Concile du Vatican ne contrarie en rien le plein épanouissement de la foi intime des fidèles ; nous l'avons dit précédemment. Il sauvegarde aussi complètement le pouvoir doctrinal des Evêques. Les malentendus et les incompréhensions sur ce point essentiel sont

(1) Cardinal Mercier, discours prononcé à Bruxelles, le 25 sept. 1925.

multiples et profonds : nous sommes en présence du grand obstacle. Le théologien russe le plus autorisé, M. Glubokowsky, jadis professeur à l'Académie théologique de Saint-Pétersbourg, aujourd'hui en la même qualité à Sofia, écrivait : (1) « Je n'aimerais pas laisser l'impression que je suis l'ennemi en principe de toute espèce de Papauté, telle qu'elle a existé au cours de l'histoire chrétienne... Je distingue la Papauté historique et la Papauté dogmatisée. Celle-ci constitue pour un esprit orthodoxe une déviation hyperbolique. Avec cette Papauté, je le dis non sans le plus grand regret, je ne prévois aucune paix. Mais j'accepte la Papauté historique : nous, orthodoxes, sommes prêts à revenir à elle. Je crois fermement que si la Papauté veut renoncer à ses revendications, tout malentendu disparaîtra, même les soit-disant différences dogmatiques seront applanies. »

A notre avis, la méprise du distingué professeur vient d'une compréhension inexacte de ce qu'il appelle la « Papauté dogmatisée », en d'autres termes de la doctrine du Concile du Vatican.

Ces lignes sont écrites en vue d'exposer aussi iréniquement et loyalement que possible l'enseignement catholique sur ce point capital. Le sujet est complexe et délicat : abordons-le méthodiquement.

1. Considérations préliminaires ; 2. Le nœud doctrinal de la question ; 3. Applications pratiques.

I. CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

1. Le Concile du Vatican n'est que suspendu, son œuvre est inachevée et incomplète ; nous l'avons dit ailleurs et il faut le redire. Le projet officiel et complet sur la Constitution de l'Église distribué aux Pères du Concile comprenait douze chapitres qui envisageaient successivement tous les points essentiels de l'ecclésiologie catholique. Les chapitres 8, 9 et 10 exposent avec une ampleur et une plénitude incomparables toute la doctrine de l'Épiscopat et des pouvoirs de l'Église enseignante. Malheureusement la situation politique européenne devenait menaçante et d'autre part la doctrine de l'infaillibilité pontificale exposée au chapitre 11 avait été tellement agitée depuis des mois dans la

(1) *The Christian East.* Sept.-Déc. 1924.

presse de tous les pays qu'une mise au point doctrinale s'imposait. Il fut décidé que le chapitre 11 du projet serait *tout d'abord* examiné, et quand ce premier travail s'achevait à la quatrième session le 18 juillet 1870 par la définition dogmatique de l'infaillibilité, la guerre franco-allemande commençait et le Concile était suspendu.

Privée de ce commentaire historique que les manuels omettent, isolée du contexte qui exposait dans son intégralité la Constitution de l'Église, envisagée à tort comme un tout complet, la définition conciliaire a pu donner à nos frères séparés l'impression fâcheuse d'une habile manœuvre et d'une absorption de plus en plus accentuée de toute l'Église par le Souverain Pontife.

Faut-il s'en étonner quand on trouve chez des Pères du Concile la même appréhension ? Mgr Dupanloup redoutait déjà cette méprise et en faisait une arme contre l'opportunité de la définition (1). « Il y en a qui disent : Pierre est tout. Evidemment non, Pierre n'est pas tout le Corps. A entendre certains théologiens, on dirait que le Pape est à lui seul toute l'Église. » Mgr Nardi, éminent théologien romain, se chargea de lui répondre : « Nous avouerons ne pas connaître ces singuliers docteurs qui font consister toute l'Église dans la personne du Pape. Ce ne sera toujours pas nous, catholiques de Rome, théologiens et canonistes romains, car nous définissons l'Église : La Société des fidèles chrétiens, vivant dans la même foi, dans la pratique des mêmes Sacrements, sous la conduite de leurs Pasteurs légitimes et du Pape, leur Chef suprême. Il n'existe pas, à notre connaissance, un seul théologien qui soutienne que le Pape soit l'Église ou que l'Église soit le Pape ; et s'il existait, son livre mériterait d'être mis à l'index. » (2).

2. Est-il besoin d'écarter une interprétation qui n'a plus cours aujourd'hui mais qui a déçu jadis bien des esprits orthodoxes ou anglicans ? Quand l'Evêque de Rome, Chef suprême de l'Église du Christ, veut donner au peuple chrétien un enseignement universel et solennel, sur des points essentiels de doctrine ou de

(1) Cfr. Cecconi, archevêque de Florence. *Histoire du Concile du Vatican*, trad. Bonhomme (Paris Lecoffre 1887), 4 vol. in-8° t. 4ᵉ, pp.592-593.

(2) Cecconi ouvr. cité p. 593.

morale, en d'autres termes, quand il parle *ex cathedra*, il ne peut pas plus qu'un Concile induire l'Église en erreur : celle-ci est assurée de ne pas se tromper en suivant son premier Pasteur. Telle est la portée de la définition sur l'infaillibilité pontificale. Mais comme personne privée, le Pape n'est exempt, ni des faiblesses, ni des fautes que peuvent connaître tous les fidèles. Pour s'en préserver ou s'en corriger il dispose comme nous des Sacrements et de la prière. S'il est théologien, philosophe ou poète, ses productions littéraires privées ne sont garanties, en vertu des définitions du Concile, ni contre la médiocrité, ni contre les exigences du Saint Office. On nous pardonnera l'irrévérence de ces suppositions : mais elles voudraient, par leur outrance même, inculquer fortement cette différence essentielle entre le Chef suprême de l'Église et l'homme privé dont l'histoire de l'Église s'est chargée de nous rappeler de loin en loin les faiblesses.

Nous n'y aurions pas insisté si notre propre expérience ne nous avait instruit à ce sujet ; il y a deux ans à peine, un prêtre orthodoxe instruit était stupéfait d'apprendre que le Pape recevait tous les huit jours l'absolution de ses péchés, aux pieds d'un humble religieux, son confesseur.

3. La promesse d'infaillibilité n'agit pas à la façon d'un charisme subitement communiqué à l'âme du Pontife ; d'une inspiration soudaine qui illumine son intelligence et lui révèle des vérités inconnues jusque là dans l'Église ; d'une puissance mystérieuse qui lui ouvre la bouche pour rendre des oracles nouveaux : bref, la Chaire de Pierre n'est pas un Sinaï que le Pontife gravit seul, séparé du peuple de Dieu, et dont il redescend porteur des symboles de foi. Rien de semblable assurément. L'Épiscopat catholique présidé par le successeur de Pierre, responsable du Dépôt sacré de la Révélation, apporte à l'accomplissement de ce devoir d'état, toute la conscience et le zèle que lui inspire pareille responsabilité : recherches, consultations, études, prières. Et déjà c'est la promesse d'infaillibilité qui veille, qui dirige et garantit en tout cas l'irréfragable vérité du jugement définitif. Ce n'est pas une infaillibilité, dit en substance le Cardinal Dechamp dans son ouvrage « *L'infaillibilité et le Concile Général* » (1) qui invente

(1) Cecconi, ouvr. cité t. IV p. 113.

ou qui produit mais qui veille et qui conserve ; elle n'implique aucune nouvelle révélation, aucune inspiration proprement dite, mais la simple fidélité à la grâce d'état divinement promise à l'Église enseignante et à son Chef pour la conservation de la foi sur laquelle toute l'Église repose. Mais cette fidélité n'implique-t-elle pas elle-même l'emploi des moyens proportionnés à une aussi grande fin ? Pie XI le rappelle dans sa récente Encyclique *Mortalium animos* : « Qu'on le remarque bien... le magistère ecclésiastique n'introduit dans l'enseignement de l'Église aucune invention dogmatique, et il ne fait aucune ajoute à la somme des vérités contenues, au moins implicitement dans le dépôt de la Révélation, confié par Dieu Lui-même à l'Eglise du Christ ; mais, ou bien des propositions renfermées dans ce dépôt, encore obscures cependant aux yeux d'un bon nombre de fidèles, sont mises en lumière ; ou bien d'autres, non encore certaines et indiscutables, sont mises au dessus des contestations et proclamées de foi. »

4. Chose significative que nous signalons à l'attention de nos frères séparés : Dans le Schéma des Théologiens (avant-projet de la définition), la doctrine de l'infaillibilité était développée dans l'ensemble des prérogatives dont Notre Seigneur a doté son Eglise : au chap. 9 *De infaillibilitate Ecclesiae.* L'infaillibilité nous apparaît alors comme un bien de l'Église, comme un trésor surnaturel, comme un don ineffable qui enrichit le Corps mystique. Fruit d'une constante sollicitude de l'Esprit-Saint pour l'Épouse du Christ, cette prérogative garantit à la Sainte Église la conservation intacte de son divin patrimoine : celle-ci sera sainte et immaculée, sans ride et sans tâche parce que son divin Fondateur l'a aimée, s'est livré pour elle et a préposé une hiérarchie chargée sous l'action de l'Esprit-Saint de garder le Dépôt.

Sans doute le *Schema* définit le rôle de l'Église enseignante : les organes visibles authentiques institués par le Christ et chargés de veiller sur le Dépôt et de conserver au profit des fidèles l'infaillible vérité : on ne saurait trop y insister, aujourd'hui surtout que des tendances modernistes voudraient transporter le siège du magistère du dehors au dedans, de l'Église enseignante visible et tangible dans la conscience individuelle de chaque fidèle sous le soufle de l'Esprit-Saint. L'infaillibilité serait un fruit mûris-

sant dans chaque âme sous le rayonnement intérieur de l'Esprit d'Amour. Erreur la plus subtile et la plus pernicieuse, destruction du principe même de la société chrétienne : on ne peut rien imaginer de plus anti-catholique.

Mais le souci de la controverse ne doit pas nous empêcher d'accentuer auprès de nos Frères séparés l'aspect surnaturel et vivifiant de l'infaillibilité ; de la considérer non seulement comme un magistère d'autorité mais comme un ministère au profit du Corps mystique ; dans l'Église enseignante, l'infaillibilité est un organe et un moyen ; dans l'Église enseignée, c'est une vie et un but.

Aussi cette distinction dont notre théologie latine a fixé le sens exact : infaillibilité passive et active, étonne-t-elle nos frères séparés. Elle leur suggère l'idée d'une puissance qu'on subit passivement, d'une action étrangère qui s'impose mécaniquement du dehors, plutôt que celle d'une garantie que nous assure la pleine jouissance de la vérité divine ; d'une paternité qui veille amoureusement sur l'héritage de la famille. Le mot infaillibilité passive affronte nettement l'erreur protestante : mais elle laisse dans l'ombre un autre aspect important ; elle n'accentue pas, en effet, cette influence qu'exerce le but sur l'agent, la cause finale sur la cause efficiente ; car dans l'échelle des causalités, la finalité, par l'influence positive qu'elle exerce, a sa place marquée. Son action est considérable dans notre cas ; tout infaillible qu'il est, le magistère emploie tous les moyens humains d'information et agit constamment guidé par son but qui est le bien des fidèles : dispositions intellectuelles et psychologiques de ceux qu'il faut amener à la vérité ; méthodes d'adaptation ; types de culture et de civilisation qui demandent des formules appropriées ; bref, ensemble d'exigences que la fin impose au moyen, c'est-à-dire que l'Église enseignée inspire à la sollicitude de l'Église enseignante.

Rien dès lors de mécanique et de contraint, mais un enseignement vital et pleinement adapté que le mot *passif* n'exclut pas mais ne suggère pas suffisamment.

La remarque que nous venons de faire a une portée plus générale et trouve son application dans toutes les manifestations de la vie religieuse. C'est une idée familière aux penseurs religieux

russes de ramener obstinément tous les pouvoirs conférés par le Christ à des Ministères de dévouement et d'amour et d'envisager tout sous cet angle. On retrouve fréquemment cette idée chez le célèbre écrivain A. S. Khomiakov (1). Mais c'est à tort qu'il revendique cette conception si chrétienne comme un monopole de son Église. C'est dans le même sens qu'il écrit : « Dans le Romanisme (l'Église romaine) l'unité pour les chrétiens est uniquement l'unité de l'obéissance à un pouvoir central ; c'est leur asservissement à une doctrine à laquelle ils ne coopèrent pas et qui leur reste constamment extérieure. » Seule d'après lui l'orthodoxie orientale, fondée sur l'amour, sait harmoniser les droits de la conscience individuelle et ceux de l'autorité ecclésiastique. Ce que nous avons dit montre suffisamment que l'auteur cède ici à un préjugé enraciné et à l'esprit de système.

5. Dans le traité *De Ecclesia* les théologiens pour préciser la doctrine utilisent des analogies qu'ils empruntent à nos systèmes politiques : c'est ainsi qu'il y est question dans l'exposé des pouvoirs hiérarchiques des régimes monarchique, aristocratique, démocratique. Ces comparaisons que Bellarmin a rendues classiques dans l'Ecclésiologie catholique n'ont rien qui nous heurte : nous en discernons la portée et la justesse comme aussi les insuffisances. On ne peut en dire autant des orthodoxes. Ils sont prévenus contre ces analogies qui ont le tort à leurs yeux de mettre trop en relief l'aspect administratif et juridique de l'Église. C'est qu'en effet le grand reproche qu'ils nous font dans ce domaine, reproche qui devient comme une hantise et une idée fixe qu'il est difficile de dissiper, c'est d'avoir fait de l'Église un gouvernement terrestre et de notre Chef spirituel un monarque temporel. Ils perdent de vue que loin de contrarier la pleine vitalité des réalités surnaturelles du corps mystique, la structure sociale et canonique, en d'autres termes l'Église visible est voulue par le Christ précisément pour maintenir et développer les richesses supra-sensibles de l'Église invisible..

Rien ne nous oblige d'ailleurs à leur imposer ces analogies, d'autant plus que chez eux plus encore que chez nous, elles peu-

(1) *L'Eglise latine et le Protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient.* Lausanne 1872, pp. 300 et 301.

vent suggérer des conceptions très diverses. Le mot monarchie sert à désigner des systèmes politiques essentiellement différents l'un de l'autre : de Constantin à nos monarques constitutionnels, que de régimes monarchiques disparates, depuis l'absolutisme le plus radical jusqu'aux rois-présidents de républiques : et cette identité purement verbale peut fausser l'analogie et créer des équivoques.

Quoi qu'il en soit, l'Église latine connaît et pratique au même titre que l'Église orthodoxe le précepte du Maître : « Les rois des nations dominent sur elles et ceux qui leur commandent sont appelés bienfaiteurs. Pour vous, ne faites pas ainsi : mais que le plus grand parmi vous soit comme le dernier et celui qui gouverne comme celui qui est serviteur. Car quel est le plus grand de celui qui est à table ou de celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi cependant je suis au milieu de vous comme celui qui sert. »

Deux mots devenus traditionnels dans le style des Pontifes romains montrent bien que ce pouvoir universel ne se définit pas en termes d'honneur ou de domination et qu'il faut le concevoir comme un service d'humilité et de charité à l'égard de toutes les Églises particulières : Pierre ou son successeur porte sur les épaules la sollicitude de toutes les Églises *sollicitudo omnium ecclesiarum* ; il est le serviteur des serviteurs de Dieu : *servus servorum Dei.* *(A suivre.)*

La Philosophie religieuse russe

par le Hiéromoine Lev.

La philosophie russe est encore si peu connue du grand public qu'une esquisse rapide de son développement (en insistant sur les penseurs religieux et en faisant abstraction des théologiens proprement dits) présentera peut-être quelque intérêt pour certains lecteurs. Une telle esquisse sera nécessairement très superficielle ; il ne s'agit que de poser quelques points de repère, de

marquer quelques-unes des directions où notre étude pourrait s'engager dans la suite.

Les doctrines et les méthodes scholastiques avaient pénétré en Russie, au XVIIe siècle, par les théologiens de l'école de Kiev. De cette pénétration ne résulta aucun effort philosophique original ; la scholastique de Kiev intéresse presque uniquement l'histoire de la théologie. Le premier ouvrage philosophique russe, au sens moderne du mot, semble avoir été l'*Ethique* de l'archimandrite Athanase Mislavsky (Kiev, 1712). Mais le premier philosophe de langue russe fut l'Ukrainien Grégoire Skovoroda (1722-1794). On n'a pas encore, du moins à l'étranger, rendu justice à Skovoroda, qui fut un penseur original et profond. Ancêtre de Soloviev dans l'ordre de la chair et l'un de ses précurseurs dans l'ordre de l'esprit, Skovoroda fut à la fois un rationaliste et un mystique ; il essaya d'harmoniser le christianisme avec la philosophie platonicienne et philonienne. Remarquons que la tendance platonisante sera la plus fréquente parmi les Russes, lorsqu'ils tenteront d'exprimer leur pensée religieuse en langage philosophique.

Wolf, Diderot, Voltaire exercèrent en Russie une influence qui fut contre-balancée, vers la fin du XVIIIe siècle, par deux mystiques étrangers : le Français Saint-Martin (dit le « Philosophe inconnu ») et l'Allemand Jacob Boehme. Kant fut connu en Russie de bonne heure ; il y trouve à la fois succès et contradiction : dès 1807, le professeur Ossipovsky, de l'Université de Khartv, le combat. Fichte eut peu d'influence sur les Russes ; ses principaux disciples furent O. Novitsky et I. Mikhnévitch. Au contraire, Schelling trouva de nombreux adeptes : entre autres, à Pétersbourg, l'académicien Daniel Vellansky et Galitch, à Moscou, le physicien Pavlov et I. Davidov. Mais c'est surtout Hegel qui, pendant les « années quarante », marqua son empreinte sur la pensée russe. Tandis que la « gauche hégélienne » (Biélinsky, Herzen) interprétait le hégélianisme dans un sens athée et frayait la voie au « nihilisme », la « droite hégélienne » (dont un des récents représentants a été V. Rozanov) s'efforçait de concilier hégélianisme et christianisme. C'est en partie de cette dernière tendance qu'est issu le mouvement « slavophile ».

Il est très regrettable que le slavophilisme russe n'ait pas encore

trouvé son historien à l'étranger, car, si l'on ne connaît pas le mouvement slavophile, on ne peut guère comprendre l'évolution intellectuelle et historique de la Russie. Le slavophilisme fut à la fois une protestation nationale contre les influences de l'Occident, un appel à l'union de tous les peuples slaves (panslavisme), un effort pour fonder l'autocratie sur les besoins de l'âme populaire (le « tsar d'amour », par opposition au parlementarisme européen), une affirmation de l'identité complète du christianisme avec l'orthodoxie byzantine. Toute l'idéologie religieuse des slavophiles, par exemple, de Khomiakov, Vénédiktinov, Kiréïevsky, Samarine, Aksakov, Tioutchev, est singulièrement riche et intéressante. A vrai dire, cette idéologie, quelque peu teintée de hégélianisme, ne rend pas tout à fait le même son que celle des théologiens orthodoxes officiels. C. Léontiev pouvait, non sans raison, distinguer l' « orthodoxie de Philarète » (théologien et métropolite de Moscou) et l' « orthodoxie de Khomiakov ». Loin d'être une pure construction abstraite, la pensée religieuse des slavophiles demeura en rapport avec l'expérience religieuse vivante. Kiréïevsky avait un contact étroit avec les moines du désert d'Optina, et, par l'intermédiaire du célèbre Païssy Vélitchkovsky, moine russe de l'Athos, il semble que les traditions du mysticisme byzantin (notamment la doctrine de l' « hésychasme », qui a des analogies avec le quiétisme et l'illuminisme) soient largement entrées dans les théories des slavophiles sur la connaissance et la vie spirituelle. Plus les slavophiles s'attachaient à la culture byzantine, plus ils croyaient retrouver la vraie tradition russe. Observons en passant que c'est là une question loin d'être résolue : on peut se demander dans quelle mesure la culture moscovite, chargée d'éléments byzantins et où certaines influences tartares sont même sensibles, est en continuité, soit au point de vue religieux et moral, soit au point de vue social, avec la culture slave primitive.

L'empirisme anglais fut — chose assez curieuse — vulgarisé en Russie par un homme d'Eglise, le protoprêtre F. Sidonsky, professeur à l'Université de Pétersbourg, vers le milieu du XIXe siècle. Ses résultats religieux furent négatifs. Il aboutit au positivisme de Tchernichervsky, Antonovitch, Lavrov, E. de Roberty, Mikhaïlovsky.

Tolstoï et Dostoïevsky, quoique premièrement littérateurs, appartiennent à l'histoire de la philosophie religieuse. Tolstoï est rationaliste, mais d'un rationalisme imbibé de sentiment et, jusqu'à un certain point, d'Evangile. Dostoïevsky, « chercheur de Dieu » dans une autre direction que Tolstoï, pousse à l'extrême les thèses slavophiles. On peut voir en lui l'ancêtre du jeune mouvement « eurasien ». ». Nietzche et Schopenhauer ont exercé une grande influence.

Il n'est pas possible de caractériser ici comme il le faudrait l'œuvre philosophique de Vladimir Soloviev (mort en 1900). Cette œuvre appartient non seulement à l'histoire de la pensée russe, mais à l'histoire de la pensée de tous les temps. Par ses spéculations sur le Logos et la Sophia, Soloviev rejoint le néo-platonisme des Pères de l'Eglise, auquel il ajoute avec assez de hardiesse. En fondant l'éthique sur les sentiments de pudeur et de pitié, il montre une inspiration vraiment russe. Plus ou moins influencés par Soloviev, Lopatine, S. Troùbetskoï, Boulgakov, Bierdiaïev, Lossky ont pensé dans la même direction ; cette tendance était sensible dans la revue de Moscou, *Question de philosophie et de psychologie*, et dans la revue *La Voie*. Se rattachant à l'alexandrinisme chrétien, soutenant ce que V. Ern a nommé le « combat pour le Logos », la philosophie religieuse russe récente a donc suivi, en ce qui concerne le problème fondamental de la connaissance religieuse, une direction autre que celle de la philosophie occidentale et, par suite, elle a échappé à certaines des difficultés de celle-ci (agnosticisme des modernistes). Telle qu'elle est, elle mérite l'attention.

---

1. Chronique.

Orthodoxie.

RUSSIE. — La fête de Noël, célébrée en Russie d'après l'ancien style du Calendrier, le 7 janvier, démontre clairement la vivante puissance de l'Orthodoxie et le peu de succès et d'intérêt que rencontre la propagande anti-religieuse. La Jeunesse communiste avait organisé dans les villes une « Noël sans Dieu » : discours, concerts, danses, mascarades blasphématoires, etc. Ces manifestations, ayant comme but la propagation de l'incroyance, dégénérèrent en simple amusement et débauche. D'épouvantables scènes d'ivrognerie eurent lieu à Pétrograd et surtout à Moscou, où plus de cinquante personnes moururent d'excès de boisson. Cependant l'impression générale semble avoir été celle d'un ennui « officiel », et l'organe de la jeunesse communiste ne cache pas son découragement : la « Noël » communiste, dit-il, « a mis en pleine lumière tout l'insuccès du notre œuvre contre la religion ; nous sommes très pauvres en méthodes dans notre lutte contre l'Église ».

En effet, malgré la défense officielle, dans la majorité des fabriques de Moscou les ouvriers fêtèrent la Noël d'après l'ancien style. Seule l'Église « vivante » célébra la fête pour ses rares fidèles le 25 décembre. Les journaux communistes signalent avec consternation la propagande menée ouvertement par l'Église orthodoxe parmi la population à l'approche de Noël. La veille, 90 pour cent des ouvriers de Pétrograd et de Moscou s'absentèrent du travail. Dans une des usines « rouges » de la nouvelle capitale on alla même jusqu'à organiser un service religieux chanté par le clergé. Et partout les églises furent remplies de fidèles de toutes les classes, qui assistaient avec ferveur aux magnifiques rites orthodoxes, maintenus dans toute leur splendeur, malgré la pénurie matérielle, par le dévouement du peuple chrétien et le zèle du clergé persécuté. Partout on entendait le son des cloches ; partout on sentait que tout ce qu'il y a de sain et raisonnable en Russie est resté au fond orthodoxe, et que la société des

« Sans-Dieu » ne comprend qu'une meute immorale de vauriens menée par le fanatisme de théoriciens utopistes.

Il s'opère en Russie, un grand renouveau religieux. C'est indéniable, et les organes bolchéviques sont les premiers à le signaler. D'après la *Pravda* communiste du 25 décembre, il y a, en Russie, 40.000 paroisses orthodoxes enregistrées, et un demi-million de ministres des différentes religions. Sur les 2.025.000 habitants de Moscou, la société « Sans-Dieu » ne compte que 7.600 membres. *Or, il y a un an, il y en avait* 29.000. Ceux-ci se trouvent surtout parmi les ouvriers ; cependant une centaine d'usines ne contiennent aucune «cellule» antireligieuse parmi les employés. « La propagande religieuse est menée sans répit ; aux églises, dans les familles, dans les habitations communes, dans la rue... Il y a évidemment un travail de propagande et d'agitation, conduit d'après un plan arrêté et sous une direction adroite et organisée. La « campagne » de Noël n'est qu'un détail ; ce travail ne cesse pas un seul jour. On a fait circuler des mots d'ordre : persistance inébranlable dans ses convictions, condamnation des « Sans-Dieu » jusqu'à la critique même de leurs actes particuliers ; campagne d'appels pour la restauration et la décoration des églises. La campagne impressionne la population et dénote une activité sérieuse ».

On bâtit de nouvelles églises, on restaure les anciennes. Des ouvriers d'Oriekhov-Zoniev ont donné 2.000 roubles pour restaurer une église (35.000 francs belges). Souvent des réunions antireligieuses dans les usines sont arrêtées par l'opposition des employés, ou tournées en ridicule par leurs interruptions — ou bien simplement personne n'y assiste, tous étant à l'église. Les communistes considèrent la position comme fort dangereuse, surtout à la campagne, où l'on remarque « un développement de nouvelles tendances religieuses qui attirent à elles la jeunesse, tandis que les clubs communistes se vident. Les parents encouragent leurs enfants à entrer dans les organisations religieuses, où on leur apprend les bonnes mœurs et où on lutte contre l'immoralité ». Le rapport du Comité central de la Jeunesse communiste dont cette citation est tirée, finit par souligner la nature très sérieuse de ce mouvement religieux des campagnes, et la nécessité d'une lutte acharnée. Les « Sans-Dieu » tâchent de ral-

lier les efforts de leur organisation, devenue (d'après la *Pravda* de la Jeunesse communiste) une inerte bureaucratie. L'athéisme *ennuye* l'ouvrier..

Ce même journal signala avec rage, le 3 janvier, une grande réunion religieuse dans un bâtiment de l'État ! « Dans les rues de la capitale sont placardées de grandes affiches. On annonce au peuple de Moscou une « dispute religieuse », fixée pour le 3 janvier, dans la grande salle du Conservatoire de l'État. L'affiche annonce : le Prof. N. D. Kouznetsov donnera une conférence sur « l'Église et l'État » (à propos de la lettre circulaire du Métropolite Serge et du Synode Patriarcal) (1). Prendront part au débat : le Métropolite Séraphim de Tver, l'archevêque Anatole de Samara, l'Archevêque Constantin de Kharkov, l'Archiprêtre Prof. Smirnov, l'Archiprêtre Golosov et d'autres ». La direction du Conservatoire, dit la *Pravda*, a sacrifié les intérêts de l'État à ses propres intérêts financiers en louant la salle au clergé. Le Professeur Kouznetsov démontra que le Métropolite Serge, porte-parole de la conscience de l'Église, continue la politique de loyauté envers le pouvoir civil des Soviets, qui fut aussi celle du Patriarche Tikhon. Il exprima l'espoir que le pouvoir soviétique « donnera à l'Église Tikhonienne la possibilité d'avoir des écoles pastorales, et le droit de publier un organe ecclésiastique traitant de religion et de morale » (*Pravda*, le 5 janvier).

Le nouveau « rapprochement » entre l'Église et l'État ira-t-il jusque là ? Il ne faut certes pas exagérer le changement qu'il a produit, ni ses résultats pratiques et objectifs. Seul l'avenir peut démontrer si cette concession dans le domaine religieux ira en s'affermissant progressivement comme la fameuse *Nep* (Nouvelle Politique Economique) de 1921. Mais une chose est certaine. Les avances faites par l'Orthodoxie à l'État communiste portent uniquement sur les questions de la vie civile et politique. L'Église proclame son impartialité *politique*. Elle n'entend rien céder sur le terrain proprement religieux. Au contraire, il est incontestable que les nouvelles déclarations sur les rapports entre l'Église et

(1) Depuis le rétablissement de relations moins hostiles entre le gouvernement et la hiérarchie (cf. *Irénikon*, Oct.) ces questions sont naturellement d'une brûlante actualité.

l'État dans le domaine politique ont déclanché une véritable offensive de la part de l'Orthodoxie contre l'athéisme sur le terrain supra-politique des idées. Sans doute cette propagande et cette renaissance rencontreront bien des oppositions, voire même des représailles, mais qui pourra enrayer la marche victorieuse de cette Église martyre, que n'ébranla pas même la sanglante fureur des premières années ? Elle sent en elle la force de Dieu ; et l'État, qui pense aujourd'hui aux affaires plutôt qu'aux idées, constatera en fin de compte la faillite de son effroyable effort pour arracher à un peuple profondément chrétien la Foi en son Rédempteur.

DIASPORA. — Le 12 janvier on fêtait, à Paris, le vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale du Métropolite Euloge, chef de l'Église russe émigrée en Europe Occidentale. Tous ceux qui s'occupent tant soit peu de choses religieuses russes connaissent le nom du Métropolite Fils d'un prêtre orthodoxe, il naquit en 1868, finit sa théologie à l'Académie Ecclésiastique de Moscou en 1892, devint moine en 1895, puis Archimandrite et Recteur du séminaire de Kholm, où il fut consacré Evêque Auxiliaire en 1903. A l'érection de Kholm en diocèse indépendant (1905), l'Evêque Euloge s'y trouva mêlé à un mouvement culturel et religieux anti-polonais (et par conséquent anti-catholique et anti-Uniate), lancé par le gouvernement russe, et qui a été le sujet d'innombrables disputes et incriminations des deux côtés. Il fut aussi membre de la Douma pendant plusieurs années. Puis juste avant la guerre, en 1914, il devint Archevêque de Volynie, pays frontière entre la Russie et la Galicie où allaient se dérouler tant de luttes militaires. Ici encore l'étroite interpénétration des questions religieuses, nationales et cultuelles firent de Mgr Euloge, pendant l'occupation de la Galicie, le serviteur loyal de la politique russe . Puis survint la Révolution. Inutile de raconter toutes les péripéties qui, après sa participation au Synode de 1917 et à l'élection du Patriarche Tikhon, amenèrent l'Archevêque Euloge à Paris en 1922, comme Métropolite de l'Europe Occidentale, — captivité chez les Camaldules polonais, Constantinople, les armées blanches du Sud, puis de nouveau Constantinople, Serbie, etc.

Depuis sa nomination (par le Patriarche Tikhon) comme Métropolite de l'Europe Occidentale, Mgr Euloge se dévoue avec un succès remarquable aux besoins religieux des très nombreux émigrés dont il est le pasteur. Au milieu d'une grande détresse financière il a organisé plus de cinquante paroisses, bâti de nombreuses églises (1), fondé à Paris le monastère et l'Académie de S. Serge, pourvu dans une large mesure à l'éducation religieuse de la jeunesse, etc., etc. Il est le centre et le symbole de toute la ferveur religieuse dans l'émigration russe de l'Occident ; il en est un des principaux chefs. Tout émigré le connaît. Tous en parlent avec une profonde affection.

Il est inévitable qu'un évêque de pays limitrophe ait été mêlé aux prosélytismes et aux animosités mutuelles qui ont marqué, sur le terrain religieux, la triste histoire des relations polono-ukraino-russes. Certains catholiques n'ont pas ménagé au Métropolite l'expression de sentiments hostiles. Cependant, tous ceux qui ont eu le bonheur d'un contact personnel avec lui sont de suite frappés par sa douceur, sa bonté, sa simplicité. Mgr Euloge est un saint moine. Il rayonne cette douce charité, cet « humble amour », cette tranquille paix surnaturelle qui est l'idéal du monachisme et de l'épiscopat russes.

Très mêlé aux différents courants unionistes (Stockholm, Lausanne, Londres, etc.), le Métropolite ne se désintéresse pas de la question de rapprochement avec les catholiques. Fidèle à l'esprit de son Eglise, il désire surtout la paix et la bonne entente entre frères chrétiens, orthodoxes et catholiques. La charité a souvent fait défaut d'une manière peu édifiante dans les pays qui forment son vaste diocèse. Nous espérons que notre effort pourra contribuer à propager partout cet esprit *irénique* qui est si nécessaire ; et qu'il rencontrera toujours la confiante sympathie du Métropolite.

YOUGOSLAVIE.— Un événement assez significatif vient de se produire à Belgrade : « Le jour de Noël, le Patriarche Dimitri a

(1) La plus récente est celle de Colombelle près de Cannes, consacrée par le Métropolite le 11 décembre 1927. Elle fut bâtie principalement aux frais de la Société Métallurgique de Normandie, compagnie française qui emploie dans ses usines de Colombelle près de 600 russes.

administré en sa cathédrale la sainte communion sous les deux espèces à un certain nombre d'Anglicans. » — Tel est le fait qu'on nous signale de Belgrade. Il faut noter qu'en Yougoslavie il n'y a point de ministre anglican en résidence et les membres de cette Eglise, Anglais et Américains, se seraient trouvés dépourvus de la sainte communion le jour de Noël. C'est pourquoi, après d'assez longs pourparlers avec les autorités orthodoxes, le Patriarche a enfin consenti à administrer le sacrement aux anglicans qui se présentaient. Différents journaux et revues commentent cet événement ; citons le *Church Times* du 13-1-28, p. 29 et du 20-1-28. dans sa « Correspondance », et le *Christian East*, hiver 1927.

BULGARIE.— *Le jour de l'université de Moscou.* Chaque année à la Sainte-Tatiana, 25 janvier, les anciens de l'Université de Moscou célèbrent à Sofia la patronne de leur Alma Mater.

A cette occasion, avant-hier soir, il y eut un banquet comprenant environ 50 convives, tous anciens élèves de la dite université, entre autres : le ministre de la justice, M. le Prof. Dr T. Koulev ; l'archevêque de Sofia, S. Em. Mgr Stéphane ; les professeurs de l'Université de Sofia, MM. Bogaewski et Miakitone, ainsi que le directeur de l'Université libre, M. le prof. S. Bontchev, et d'autres professeurs russes, etc. Plusieurs toasts furent portés, entre autres, par MM. les professeurs S. Bobtchev, Bogaewski, Miakotine, B. Boev, S. Em. Mgr Stéphane, Séraphimov représentant des émigrés russes au comité Nansen près la S. D. N.

Après le dîner, un groupe d'étudiants russes se présentèrent pour saluer leurs professeurs et les anciens de l'Université de Moscou.

Cette fête se prolongea tard dans la nuit dans la meilleure disposition d'esprit. Les anciens chantèrent de vieilles chansons russes de leur vie d'étudiant.

LITHUANIE. — Un concordat a été conclu entre le Saint-Siège et la Lithuanie. Voici des extraits de ce document :

Au nom de la Très Sainte Trinité, Sa Sainteté le Pape Pie XI et le Président de la République de Lithuanie, M. Antanas Smetona.

Animés du désir de déterminer la situation de l'Église catho-

lique en Lithuanie... ont décidé à ces fins de conclure un Concordat... Les Plénipotentiaires ... ont arrêté les dispositions suivantes.

ART. 1. — L'Église catholique, sans distinction de rites, jouira dans la République de Lithuanie de toutes les libertés nécessaires à l'exercice de son pouvoir...

ART. 5. — Les ecclésiastiques jouiront, dans l'exercice de leur ministère, d'une protection juridique spéciale... ils seront exempts du service militaire, et de fonctions civiques, incompatibles avec la vocation sacerdotale selon le droit canon.

ART. 13. — Dans toutes les écoles publiques... l'enseignement religieux est obligatoire. L'autorité ecclésiastique en établira le programme.

ART. 14. — Le clergé de Lithuanie est autorisé à tenir des registres de naissance, de baptême, de mariage, et de décès, qui, conformément à la Constitution du Pays, font foi même dans le for civil.

ART. 15. — Les mariages célébrés en conformité des prescriptions du Droit Canonique obtiennent par là-même les effets civils.

ART. 20. — Les ecclésiastiques condamnés pour délits prévus dans le code pénal seront détenus prisonniers dans les couvents.

ART. 21. — Les ordinaires veilleront à ce que tous les fidèles aient l'assistance religieuse dans leur langue maternelle, selon les règles de l'Église.

Ce traité a été signé à Rome au Vatican le 10 *décembre* 1927.

ESTHONIE. — Avec l'établissement de l'indépendance politique de ce pays, bien des questions d'ordre social et religieux se sont posées en Esthonie. Ainsi, le gouvernement actuel, issu du parti bolcheviste qui a établi la république, a eu des difficultés dans l'organisation de l'Église protestante nationale. Deux facteurs s'étaient fait face : l'élément balte et l'élément esthonien — les premiers représentent l'ancienne aristocratie : elle a été dépouillée par la révolution ; les seconds étaient les paysans et petits bourgeois : ils sont au pouvoir aujourd'hui. Tous deux étaient protestants. Le régime républicain a établi à la tête de l'Église nationale esthonienne, un évêque protestant, M. Kukk.

Il s'agit de savoir si, pour la possession légitime des Églises et immeubles situés à Reval, ayant appartenu au Consistoire des paroisses baltes, l'évêque esthonien peut être considéré comme légitime successeur. Les Esthoniens l'affirment pour rentrer en possession de ces biens, les Baltes le nient pour garder leurs églises qu'ils tiennent depuis 700 ans. Une décision du ministre de l'Intérieur (2 janv. 1926), provoquée par M. Kukk exproprie les Baltes. Comme le conseil paroissial refuse la transmission des clefs de l'Église la police brise les portes de la Cathédrale et chasse les légitimes propriétaires (19 fév. 1927).

Etant entré ainsi en possession de la cathédrale, le nouvel évêque protestant, M. Kukk proposa aux anciens propriétaires de leur laisser le droit de cohabitation partielle. Cette offre fut refusée, vu le droit de propriété incontestable que possèdent les Baltes à cette vieille cathédrale. La paroisse balte a intenté un procès aux usurpateurs, mais ceux-ci ont le gouvernement pour eux. Est-ce que le droit primerait la force ? L'issue du procès le démontrera.

---

2. Revues.

Voskriesnoje Cténié (orth., 15 janv.) — Cette revue, organe du Métropolite de Varsovie, donne, après la lettre pastorale à l'occasion du nouvel an, la suite d'un article de Mgr Antoine sur S. Jean ; puis une étude historique sur l'Anglicanisme et l'Orthodoxie.

L'Eglise russe a eu dans le passé des rapports avec le Protestantisme, luthériens et calvinistes, et avec l'Anglicanisme. Les protestants, désireux de rester en contact avec l'Eglise, ne pouvant faire accepter leurs desiderata par le Catholicisme, se tournèrent vers l'orthodoxie. Mais une déception les attendait : luthériens, calvinistes et anglicans se heurtèrent aux définitions dogmatiques des patriarches de Constantinople. La correspondance à ce propos (aux XVIe et XVIIe siècles) est des plus instru

tives. Les relations anglo-orthodoxes ne datent guère que de la fin du XVIIIe siècle. C'est à ce moment que la juridiction coloniale de l'évêque de Londres fut limitée, et, en 1787, un titulaire fut nommé pour l'Amérique, puis pour Québec, les Indes, Jamaïque, Autralie, Gibraltar, etc. L'auteur de cet intéressant article rappelle l'histoire du diacre anglican William Parker qui, après avoir essayé de se faire reconnaître à Saint-Pétersbourg comme membre de l'Eglise orthodoxe, après avoir subi de la part de Constantinople la prétention à un nouveau baptême, finit, le 28 février 1855, par rejoindre l'Eglise catholique à Rome.

L'histoire de W. Parker donne l'occasion à l'auteur d'étudier la question des ordres anglicans. Sont citées les décisions de 1892 et la position de l'archiprêtre Maltzew. Bien des essais ont été faits depuis pour unir les deux Eglises ; jamais encore le rapprochement n'est allé aussi loin qu'il n'est maintenant. Est-ce que, demande l'auteur, nous verrons se réaliser cette grande pensée pour laquelle tant de générations d'unionistes ont travaillé ?

Les derniers numéros de cette revue contiennent des rapports sur la Conférence de Lausanne : le discours inaugural de Bishop Brent de New-York et le texte des principaux discours. Mentionnons enfin le récit du voyage qu'a fait le Métropolite Dionys aux Balkans où il a rendu visite aux chefs des principales Eglises orthodoxes.

Viestnik (Messager de l'Union chrétienne des Etudiants Russes orthodoxes ; déc.). — « De l'amour fraternel », extraits des œuvres de S. Macaire d'Egypte. — Le R. P. Tchetvérikoff parle du « Mouvement Estudiantin et la Russie » : Une intéressante question s'était posée devant les chefs du mouvement. Etant donné les progrès réalisés et l'envergure prise par l'organisation, fallait-il devenir interconfessionnel ou rester sur le terrain orthodoxe pur ? A la première solution poussait le désir de plus en plus large d'œcuménicité et d'union entre chrétiens, mais c'est cependant l'autre décision qui a été prise : devenir profondément orthodoxe. C'est, par définition, s'élever dans la sphère sereine dans laquelle, tant au point de vue individuel qu'au point de vue social l'Union avec Dieu se réalise le plus facilement. — M. Zernoff parle des « Nouveaux types de héros dans la littérature sovié-

tique ». Un article sur la Franc-maçonnerie fort spirituellement écrit est signé de l'hiéromoine Jean (dans le monde, Prince Chahowskoy). Le numéro se termine par une chronique sur la vie du mouvement.

Cerkovnoja Nedelja (Semaine Religieuse) raconte d'une façon émouvante la journée de communion générale des petits enfants orthodoxes à l'église russe de Bruxelles. Madame H. L. Varenova avait exercé un certain nombre de ces enfants à chanter la liturgie et Mgr Iswolsky après la cérémonie félicita ce chœur de la façon dont il s'était acquitté de sa tâche délicate. — La Rédaction de la *Semaine Religieuse* a reçu nombre de lettres avec des questions touchant la façon dont l'orthodoxie envisage certains cas de conscience. « La doctrine occidentale, répond-elle, possède sur toutes ces questions pratiques des solutions nettement formulées, et l'on sait qu'ici se trouve une des caractéristiques de l'Orthodoxie qui, elle, préfère poser une « mirosoreztsanic », philosophie de la vie, et laisser l'application à la générosité de chaque âme. L'orthodoxie crée, pour faciliter la pratique de la vie religieuse, l' « atmosphère qui tient si puissamment attachées à leur Eglise les âmes de ses enfants. La base de cette « atmosphère » est la sainte Ecriture, la Patristique, les Symboles et la sainte Liturgie.

* * *

Living Church (Anglic. 3 Déc.), contient une intéressante recension du Rév. H.-K. Pierce, sur le livre d'Anthong C. Deane (Londres 1927). « The Life of Thomas Cranmer ». — Le principal mérite de ce livre est l'absence d'apologétique : « aucun essai de laver l'archevêque de ses défauts, aucun plaidoyer en sa faveur, mais simplement une « Biographie ».

La personne de Cranmer a une actualité particulière : c'est lui qui a « composé » la forme actuelle du Prayer book. A ce propos le Rév. Pierce ne comprend pas comment l'auteur de ce livre peut appeler Cranmer un génie liturgique : « He mangled and emasculated the ancient services of the Church in every direction, entirely discarded one of her sacraments and compiled a liturgy to ambiguous that from that day to this it has been claimed, with equal sincerity by the one party as a Protestant

Reformed Communion Office and by the other as a tolerable form of the ancient Sacrifice of the Mass ».

Les sympathies de Cranmer étaient nettement avec les premiers — il déclara que la messe : « containeth many horrible blasphemies » — ce qui ne l'empêche pas de prêter serment de fidélité au Siège de Pierre en la personne de Clément VII, et de déclarer que son serment n'a aucune valeur s'il contrecarre les volontés de Sa Majesté le Roi (p. 78).

Le Rév. Pierce n'approuve pas cette façon d'agir qui ne peut être tolérée que par des hommes qui professent que « la fin justifie les moyens ».

(17 Déc.). — Le Right Rev. Dr Azariah, Bishop anglican de Dornakal, Indes, parle de la « Necessity of Christian Unity ».Nous relevons quelques phrases de cette étude : « The revelation of God in Christ, says our Lord, would be recognized and acknowledged by the world, only when it sees visibly before it an exhibition of Unity which will be after the pattern of the divine Unity. In this world of strife and conflict, real unity is so rare, that when it is seen in the Church, the world will recognize it as supernatural and coming from God Himself ». C'est-à-dire l'Unité de l'Église doit refléter les relations mystiques — identité et individualité — qui caractérisent la Sainte Trinité. Cette Unité est humainement impossible. C'est pourquoi là où elle règne, elle doit être reconnue comme venant de Dieu.

Après cette introduction, Dr A. dit que l'Unité ou l'Union des chrétiens est nécessaire pour que le Bien puisse faire face aux idées du Mal qui grandissent d'une façon effrayante — en d'autres mots, si nous ne pratiquons pas notre religion, nous ne pouvons guère nous plaindre de la « misère des temps » : nous en sommes responsables. L'unité chrétienne est nécessaire devant les peuples à évangéliser, car, moins que jamais, ils ne peuvent comprendre une religion chrétienne prêchée par des apôtres dont les enseignements sont si divergents. Rappelons ici la belle Encyclique sur les missions qui a désolidarisé l'Église catholique de tous les impérialismes nationaux, raciques et intellectuels. Un article « Variety in Unity » plaide en faveur d'un esprit large, irénique et tolérant : c'est parfait, à condition cependant de ne pas dépasser les limites du *Vrai*.

Théology (anglic., janv.). — D[r] James « Evolution and the Faith ». D[r] Sparrow Simpson : « Theism and Sacramental Belief », expose le point de vue catholique attaqué par D[r] Barnes. Il commente longuement le fameux passage du sermon de l'évêque anglican de Birmingham, cité par le « Church Times » du 7 octobre, dans lequel la foi en la Présence Réelle est attaquée et comparée à l'« idolâtrie des Hindous ».

D[r] Barnes dit : « Notre Seigneur est présent dans les éléments mais non en vertu de quelques paroles humaines », croyance subjective qui n'a aucune garantie scientifique en sa faveur. L'auteur de l'article critique cette position. Remarquons en passant combien intéressante est cette tendance de rendre plus d'objectivité à la religion anglicane.

The Church Overseas (anglic. janv.). — Cette nouvelle revue missionnaire anglicane est née de la fusion de « The East and the West » (cf. *Irénikon* III. 38, 361) et « The Church Missionnary Review ». Dans sa Préface, l'archevêque de Cantorbéry souligne que cette nouvelle coopération n'a pas seulement des avantages pratiques, mais qu'elle est le signe d'Unité. « It reveals and presages a real advance in unity and in our ability to think and act together in the Church of England ». Il est à espérer que cet essai de coopération dans le domaine missionnaire montre non seulement la nécessité d'unir les forces chrétiennes dans la lutte pour la propagation de la foi mais encore la beauté et la richesse surnaturelle qui résultera de l'unité de tous, sous la conduite du seul Pasteur institué par Notre-Seigneur Jésus Christ.

* * *

Schönere Zukunft (cath., 15 janv.). — Georges Goyau : « *La semaine des écrivains catholiques à Paris* ». Dans cet article, l'éminent académicien donne les idées qui ont été émises sur l'esprit qui doit animer le travail pour l'Union des Eglises : esprit du Cardinal Mercier, de l'Abbé Portal, de l'abbé Calvet ; esprit catholique, large, sympathique à tous ceux qui essaient de voir leur chemin, qui cherchent la lumière. On n'aurait pas mieux pu caractériser l'apostolat unioniste qui se propose de créer les conditions préalables, pour préparer la voie du Seigneur.

Eucharistische Vôlkerbund (cath., janv.). — Ce numéro du début de l'an nous apporte des nouvelles de Russie, sous la forme d'une chronique « Sur l'Eglise catholique en Russie ». Je ne sais si le mot « nouvelles » est exact quand il s'agit d'événements s'échelonnant de 1917 à 1926. L'article s'étend assez longuement sur le séminaire que Mgr de Ropp, archevêque latin de Mohileff, a ouvert en 1922 à Lublin (Pologne), et où l'auteur de l'article, le Dr Petrain, est professeur. Il en espère l'action la plus féconde dès que la pénétration au delà des frontières sera possible. A défaut de renseignements récents, ces lignes sont illustrées de détails toujours éloquents par eux-mêmes et bienfaisants sur les martyrs des persécutions bolchévistes.

La Sphère (organe de l'Union chrétienne, protestante, des Jeunes Gens, 1928, nº 1) publie un article de M. Zernoff, rédacteur du « *Viestnik* », sur « La Jeunesse russe et l'Union des Églises ». La jeunesse russe a toujours étonné les observateurs étrangers par sa nature fortement religieuse, mais, jusqu'en 1917, elle s'intéressait relativement peu au christianisme. Parmi les jeunes membres de l'Église orthodoxe on s'occupait à peine de l'Unité chrétienne ; ce problème n'attirait pas l'ensemble du peuple russe.

Après la première révolution russe de 1905, l'attitude de la jeunesse à l'égard de l'Église commença à se modifier. Pour un grand nombre, le christianisme devint une force véritable ; mais ce mouvement fut brisé en 1917. La jeunesse russe dut oublier tout ce qu'elle avait appris, et elle put faire tout ce qui lui avait été défendu. L'Église fut persécutée ; le communisme devint l'enseignement officiel de l'État qui vise surtout à atteindre la jeunesse. L'attitude de celle-ci à l'égard de l'Eglise est actuellement difficile à déterminer. Le nombre des athées a augmenté, mais la foi des chrétiens s'est approfondie.

Il semble cependant qu'en Russie il y ait recrudescence de l'esprit d'intolérance religieuse à l'égard de tout ce qui n'est pas orthodoxe, à cause de la propagande favorisée par le Gouvernement, des baptistes et d'autres dénominations protestantes. Mais on éprouve cependant le besoin de travailler à l'Union des Églises.

Deux problèmes dominent la situation en Russie : l'internationalisme et le socialisme. Seule l'Eglise unie pourra les résoudre.

Dans l'émigration russe, les courants sont semblables à ceux que l'on trouve en Russie.

La jeunesse chrétienne en Russie voit dans ses malheurs actuels une croix grâce à laquelle Dieu lui fait découvrir le vrai sens de la vie. La dispersion russe à travers le monde a mis les orthodoxes en rapport avec d'autres confessions. Le temps est venu, dit-on de plus en plus, pour les chrétiens d'Orient et d'Occident de prendre conscience de leurs valeurs respectives et de s'entr'aider. Le temps viendra où l'Église russe sera de nouveau libre et alors elle reprendra sa place providentielle dans le monde chrétien uni.

* * *

Chronique sociale de France (cath., juin). — Par un manque de place nous n'avons pu rendre encore compte d'une étude de valeur sur les « *Orientations présentes de la Pensée russe* », de notre ami, Mgr Beaupin. « ... Nous (Occidentaux), sommes des raisonneurs et des logiciens qui ne peuvent se passer de déductions rigoureuses, de constructions ordonnées et fermes, de distinctions nettes et tranchées... Un vrai Russe est, comme dit Berdjaew, « pèlerin en ce monde... le nomadisme spirituel est un trait russe caractéristique : il est inhérent à l'idée russe. Le Russe ne tient pas aux valeurs de la civilisation ; il ne sait pas se discipliner au nom de ces valeurs. Il cherche le salut et la transfiguration de la vie ». Mgr Beaupin a excellemment compilé — parce qu'il porte sa haute et clairvoyante sympathie aux orthodoxes — des citations de livres récents comme Berdjaew « *Le Nouveau Moyen-Age* », Hieromoine Lev, « *Les orientations de la pensée russe contemporaine* » (*Irénikon*, II nº 1), Korolewskij Uniatisme (*Irénikon* II 5-6) Tsebricov « *Esprit d'Orthodoxe* » (*Irénikon* II, nº 7), et plusieurs livres récents de Wilbois et de Calvet.

Revue des Jeunes (cath. ; nº 19-25, nov.). — « Au moment où l'Église orthodoxe roumaine fournit un vigoureux effort pour rétablir dans son sein l'unité de la discipline et la sûreté de la

doctrine, un ennemi la sape sourdement... Les sectes religieuses dissidentes, fléau de l'Orthodoxie russe, semblent prendre en ce moment une offensive suivie sur certains points du territoire roumain. Ces sectes sont : les baptistes, les adventistes. L'Église orthodoxe roumaine a su deviner le péril et paraît seule en mesure de le combattre.

« Il faut remarquer que les Églises orthodoxes que nous confondons trop souvent sous le nom d'Orientales sont de plus en plus le premier bastion de l'Occident contre le paganisme asiatique. »

Les Amitiés catholiques françaises (15 déc.), publie le discours de réception à l'Université, prononcé par Mgr Baudrillart, à l'intention du premier évêque japonais, fondateur de la hiérarchie nationale dans la Sainte Église du Japon. Plus loin, M. l'abbé Calvet rapporte ses impressions sur l'Angleterre, pays qu'il a visité récemment en tournée de conférences sur Bossuet. Puis, une très bonne recension du récent livre de M. Constant sur la Communion sous les deux espèces en Allemagne. La rubrique « *Vie du Comité* » donne un compte-rendu sur les Cercles d'Études pour l'Union des Églises, à Paris et une relation du voyage de Mgr Beaupin en Belgique.

La vie catholique (du 24 déc.) donne deux photographies prises lors de la Semaine Mariale Orientale, à Paris. On y voit groupés autour de S. E. le Cardinal Dubois, S. E. le Nonce, Mgr Beaudrillart et les représentants des différents rites dans leurs vêtements sacerdotaux. Un très intéressant article, signé Ed. DEVOGHEL, raconte la visite que fit Mgr d'Herbigny aux Patriarcats orientaux en automne 1927. Sa Grandeur a rendu visite aux Églises de Roumanie, de Bulgarie, de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie. Cf. *Irénikon* III. 417.

Idéal et Action, organe de l'A. C. J. B. F., donne, dans ses numéros du 3 octobre et 25 décembre, un excellent Plan pour cercle d'étude concernant l'Union des Églises. Mademoiselle C. H. qui signe par le pseudonyme significatif « Spero », dit que l'évangélisation du monde n'avance pas parce que les chrétiens ne sont

pas unis entre eux. L'Orthodoxie, l'Anglicanisme, le Protestantisme, c'est-à-dire toutes les Églises, qui ne sont plus aujourd'hui visiblement unies au Siège de Pierre, sont passées en revue et étudiées avec une très louable sérénité.

---

3. Bibliographie.

Berg, Prof. Dr Ludwig, EX ORIENTE. Religiose und philosophische Probleme des Ostens u. des Westens. Recueil d'articles d'écrivains orthodoxes et catholiques, en russe, français et allemand. Frontispice : Vue d'ensemble de l'intérieur de la cathédrale de Saint-Vladimir à Kiev (couleurs naturelles). Mathias-Grunewald Verlag, Mainz, 1927, 427 pages.

L'auteur de ce volume a été longtemps aumônier de la colonie russe carthdique à Berlin. Le zélé professeur et apôtre avait déjà donné, sur des questions russes et sur le problème de l'Union des Églises, deux ouvrages qui ont été discutés dans *Irénikon* (I, 159 et III, 58).

Si le dernier livre du prof. Berg avait surtout envisagé l'état d'âm propre aux russes devenus catholiques, il faut dire que le présent ouvrage marque à ce point un très heureux progrès. Les noms d'auteurs qui sont venus s'assembler sous le titre *Ex Oriente* indique à lui seul cette tendance nouvelle : Le Cardinal Mercier, dont le discours à la « Semaine de Bruxelles » (21-25 sept. 1925) est reproduit en entier, la lettre circulaire de l'Épiscopat belge pour la même circonstance, Mgr André Szepticky, métropolite de Lwow, Dr Kobilinski-Ellis, Dr Reinhold von Walter, dom Lambert Beauduin, O. S. B., Mgr Grivec, le R. P. de la Taille, S. J., et d'autres autorités en matière unioniste figurent parmi les collaborateurs. La place nous manque pour entrer dans les détails de ces articles : mentionnons cependant, pour être considérées sous des points de vue spéciaux, les études du genre de Mgr Chaptal, « Questions et réponses », le T. R. P. Haluszcinsky, Général des Basiliens, sur le « Rite ukraino-catholique », Mgr d'Herbigny, S. J., évêque d'Ilion et président de l'Institut Pontifical Oriental à Rome, sur « l'Essai d'Union anglo-orthodoxe en 1840 », etc.

L'impression générale qui se dégage de la lecture de ce volume est celle d'une serenité plus grande, résultat des expériences douloureuses faites en matière d'Union. Impression aussi d'un plus grand amour pour l'orthodoxie, amour plus éclairé qui laisse l'espoir d'un rapprochement futur entre Orient et Occident.

Sur les mêmes questions russes, nous ne pouvons résister au plaisir de recommander à nos lecteurs, à ceux qui s'intéressent réellement au fond du problème russe, à ceux qui sont avides de posséder une initiation plus lumineuse de la mystique slave — le volume qu'a édité la même maison allemande et qui s'intitule « Christi Reich im Osten ». C'est Solovief et sa sophiologie qui domine ce petit livre,une des meilleures sources de nos renseignements sur la pensée religieuse russe. On ne peut que féliciter M. Richard Knies. le directeur du Mathias Grunewald Verlag, de la façon remarquable dont il dirige les études orientales de tous ceux qui, faute de savoir le russe, se verraient privés autrement de ces richesses spirituelles de tout premier choix.

A. de L.

Simrak, Joannes Mgr, DE RELATIONIBUS SLAVORUM MERIDIONALIUM CUM S. R. SEDE APOSTOLICA SAECULIS XVII ET XVIII. Academia Theologica Croatia, (Zagreb, 1926), vol. I in-8°, 178 pages.

L'auteur, professeur de théologie orientale à l'Université de Zagreb, a entrepris la publication des documents inédits relatifs aux négociations qui s'établirent aux XVIIe et XVIIIe siècles en vue de la Réunion entre le Saint-Siège et les orthodoxes slaves méridionaux (la Yougoslavie actuelle).

Le premier tome groupe les documents qui vont de 1611 à 1665 contenus dans les archives secrètes du Vatican ; à la Secrétairerie des Brefs et dans les archives de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

On sait qu'à la fin du XVIe siècle un grand nombre de Slaves du Sud (ruthènes), dont Kief était la capitale, rentrèrent dans l'unité de l'Église romaine. L'acte officiel de ce retour est appelé l'Union de Brest-Litovsk en Lithuanie. Dans le courant du XVIIe siècle, ce mouvement de retour, marqué par des fluctuations continuelles, se répandit en Yougoslavie. Ce sont les documents relatifs à ces négociations que publie Mgr Simrak. C'est un travail scientifique de première valeur. Le commentaire est très laconique, souvent même réduit à un simple résumé du document. Aussi n'est-ce pas une histoire, mais des sources auxquelles devront puiser dorénavant les historiens de l'Union en Croatie, au XVIIe siècle.

On constatera la grande part qu'eut la politique dans ce travail de retour ; mais l'auteur est loin d'en conclure que l'Union fut opportuniste, sans sincérité, sans racine au fond des âmes.

On retrouve mêlés à ces événements des noms célèbres, entre autres celui du métropolite de Kief, Vélamine Routskyi († 1637) ancien élève du Collège grec à Rome. Homme très zélé, mais malheureusement latinisant. On ne peut séparer de ce nom celui de son ami S. Josaphat Kountsevitch, le plus célèbre des moines basiliens ruthènes qui fut assassiné à Vitebsk le 12 novembre 1623 et canonisé par Pie IX en 1867.

Nous ne résistons pas au plaisir de traduire un document de cette époque relatif à une entreprise d'union faite au Mont-Athos. Le métropolite de Russie dont il est question est précisément Vélamine Routskyi dont nous venons de parler.

C'est un rapport de la S. Congrégation de la Propagande du 9 octobre 1627 (dans le présent ouvrage p. 16 et 17).

« Entendu le rapport du prêtre grec Alexandre, sur le Mont-Athos, en Macédoine, appelé la Sainte Montagne, la Sacrée Congrégation a décrété ce qui suit : 1° Ce rapport sera envoyé au métropolite de Russie (à Kief, alors uni à Rome) avec la liste des monastères du Mont-Athos, avec une lettre le priant d'envoyer au Mont-Athos deux moines russes unis (ruthènes), les plus capables ; et lui demandant d'envoyer à Rome le nom de ces moines pour qu'on puisse leur expédier des lettres de créance et les sommes nécessaires à leur voyage. 2° Ces deux moines se rendront d'abord dans les monastères orthodoxes russes du Mont-Athos et s'efforceront d'y recruter des partisans de l'Union avec la sainte Église romaine. 3° Enfin ces moines apprendront la langue grecque pour être à même de traiter de la question d'union avec la monastère de Saint-Denis et la Sainte Laure : ces deux monastères une fois gagnés à la cause de l'Union, les autres suivront plus facilement leur exemple. »

Voici le texte de la lettre adressée par la S. Congrégation à la même date (16 octobre 1627) au Métropolite de Russie Joseph Vélamine Routskyi : « Par le décret ci-joint Votre Grandeur connaîtra notre désir au sujet des deux moines russes à envoyer au Mont-Athos. Il ne nous reste donc qu'à recommander instamment cette affaire à Votre Grandeur : quelle porte ouverte à l'apostolat catholique en Orient ! En effet, c'est l'avis unanime ; il y a en Orient une telle vénération pour les moines du Mont-Athos, que si ces monastères rentraient en union avec le Saint-Siège, beaucoup d'orthodoxes entraînés par cet exemple rétabliraient leur communion avec le Saint-Siège. »

D. L. B.

A TRAVERS LE KAMTCHATKA, traduit du suédois par E. Soderlindh. Paris, S. Kra, 1927.

C'est le récit très prenant d'une récente expédition suédoise dans la presqu'île glacée. L'ouvrage décrit pays et paysages ainsi que la rude vie de pêche et de chasse que mènent les indigènes dont une partie est encore nomade.

Il nous révèle aussi que dans ces régions rudes où — 40° est le climat normal de l'hiver, — deux peuplades sur trois : les Kamtchadales et les Lamouts, sont chrétiennes et possèdent un clergé indigène orthodoxe. L'auteur a assisté aux fêtes de Noël qu'il retrace longuement, il a vu aussi le prêtre visiter chaque « jurta » et y bénir les icônes. Sans doute, ici et là des coutumes païennes se font encore jour chez les chrétiens ; sans doute, il arrive que le prêtre et son diacre ne savent pas assez refuser l'alcool que

les paroissiens leur offrent, il n'en reste pas moins que grâce aux missionnaires orthodoxes qui ont accompli là une œuvre analogue à celle de nos Frères de Marie, des populations terriblement délaissées ont connu le nom du Christ. Et l'auteur, qui ne semble pas particulièrement religieux, ne peut s'empêcher de nous communiquer l'émotion qu'il ressentit en découvrant au sommet d'un col une grande croix : « Ce symbole du christianisme s'élevant avec son icône dorée dans cette solitude des solitudes est étrangement impressionnant », écrit-il.

Puissent nos frères séparés nous être plus chers encore pour avoir été porter jusque dans cette *solitude des solitudes* la Bonne Nouvelle.

M. R.

Heiler, Prof. Dr, - DIE WAHRHEIT SUNDAR SINGHS. Neue Dokumente zum Sadhustreit. Munich, E. Reinhardt, 1927, 300 pages.

Sundar Singh est né aux Indes en 1889. Elevé d'une manière très religieuse selon la loi du bouddhisme, le jeune homme pétillant d'esprit devint dans son école, par fierté religieuse, le chef d'un clan antichrétien. Mais l'inquiétude et le désir d'une plus grande lumière ne le quittent pas. Un matin, plein de désespoir, il demande à Dieu, dans une fervente prière, de lui donner la certitude du chemin droit dans la vie spirituelle. Et voici qu'une vision lui montre la nécessité d'être chrétien. Sans l'ombre d'une hésitation, l'enfant décide de suivre la voie ainsi tracée et, plein d'enthousiasme, avec tout son être, il se donne au Christ. Difficultés avec ses camarades peu fervents chrétiens, ennuis avec sa famille qui le renie, dangers même pour sa vie, rien ne saurait l'influencer désormais. A seize ans, il part, nu-pieds, sans ressources, vêtu seulement d'une robe jaune, signe traditionnel aux Indes d'une vie dédiée à Dieu ; il prêche le Christ, celui dans lequel il a reconnu le fils de Dieu. Doué d'un charme irrésistible, d'une parole capable de remuer les foules, vivant d'une « sainteté » qui commande un mystérieux respect, Sundar Singh vint en Europe où ses discours sur le Christ attirèrent des auditoires immenses... Mais malgré les éclatants succès qu'il eut en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Amérique, Sundar Singh découvrit tout ce qu'il y a de superficiel et d'étroit dans certaines conceptions chrétiennes d'Europe. Ne se souciant personnellement d'aucun autre précepte que celui d'une relation intime de charité avec Jésus, Sundar Singh ne s'est pas fait défaut d'étaler au grand public ses théories, belles sans doute, mais franchement insuffisantes au point de vue catholique. Il s'est créé des ennemis qui le traitèrent de charlatan et d'autres noms encore moins charitables. Comment pouvait-il en être autrement d'un personnage qui, voyageant en Europe, n'a pas cru devoir adopter le radingote et le chapeau haut de forme, mais porta toujours l'habit de sa vocation religieuse. Sundar Singh était accusé aussi — chose plus grave — d'avoir mis le trouble dans les religions établies et d'avoir

imprudemment favorisé un mouvement populaire à la recherche de sensations religieuses extraordinaires et d'expériences mystiques.

Quoi qu'il en soit, la polémique a fait rage autour de Sundar Singh. Le présent livre est le quatrième ouvrage du Prof. Heiler sur cette même question : compilation de documents, lettres et dépositions en faveur de Sundar Singh ; il complète utilement le précédent travail, « Sadhu Sundar Singh », à la recherche de Dieu : Pensées sur le bouddhisme, l'islam et la religion chrétienne.

Même si l'on ne peut approuver ses thèses religieuses, le livre du Prof. Heiler nous aide à pénétrer quelque peu dans la mentalité des Orientaux hindous dont Rabindranath-Tagore, Gandhi et Sundar Singh sont les plus remarquables représentants.

A. de L.

UT OMNES UNUM SINT. Herinneringsboekje aan de Studiendagen te Schootenhof Primat « Christus Koning », 26-29 sept. 1927. Ed. Studieclub van het apostolaat der Hereeniging ; Piusconvict Nimegue, Hollande, 40 pages.

Ce petit opuscule contient l'historique du Cercle d'Etudes de Nimègue et le résumé des discours qui furent prononcés à l'occasion du Congrès tenu à Schootenhof. M. Joan Collette parle de l'Union. M. l'abbé Piet Kok de la vie du Cercle. Le R. P. dom Constantin, O. S. B., Prieur de Christus Koning, donne les motifs principaux qui ont motivé la fondation du monastère pour l'Union, et le choix du nom Christ-Roi. Dom Franco de Wyels parle d'un livre récent qui, en Angleterre, éveilla grand intérêt, « The Confusion of the Churches », du Rev. Mackenzie. Enfin, le Prof. Dr Titus Brandsma, O. Carm., Président du Cercle, expose magnifiquement le sujet « Œstersche et Westersche Mystiek ». Quelques mots de M. l'abbé Piet Kok sur le problème unioniste protestant complètent l'œcuménicité parfaite de ces séances.

THE CONVERSATIONS AT MALINES 1821-1925. — LES CONVERSATIONS DE MALINES 1921-1925. Oxford University Press, 1927, in-8°, 95 pages. Prix : 2 s. 6 d.

Cette brochure contient en anglais et en français :

1) Un compte-rendu présenté au Primat de Cantorbéry par les *Assistants anglicans* de l'Entretien, qui eut lieu à Malines dans les années 1921-1925, sous le présidence de feu le Cardinal Mercier.

2) En appendice à cette première partie :

1. La liste des documents produits dans les Conversations,

2. Extrait du discours de l'Archevêque de Cantorbéry dans la chambre des évêques le 6 février 1924,

3. Lettre du Cardinal Mercier à l'Archevêque de Cantorbéry, le 25 octobre 1925.

3) Sous forme de supplément, le Mémoire présenté par les catholiques à la Conférence de Malines des 11 et 12 octobre 1926. Cette réunion avait pour objet de récapituler les points abordés dans les Conversations précédentes.

Le compte-rendu des catholiques se borne à présenter les énoncés sur lesquels Catholiques et Anglicans *se sont mis d'accord*, selon le désir du Cardinal Mercier dans sa lettre du 25 octobre 1925, « mettre progressivement au jour ce qui est de nature à favoriser l'Union ».

Le compte-rendu des Anglicans est complet.

Parmi les résultats consolants, les membres catholiques notent les suivants :

1° Unanimement les membres catholiques, sans méconnaître les difficultés, « sont remplis d'espérance relativement aux fruits que l'on peut attendre de recherches poursuivies en commun dans une atmosphère de sympathie mutuelle et de confiance ».

2° Le Christ a fondé « une seule véritable Eglise », « société visible et sensible » avec « une foi commune exprimée en des articles qui s'imposent ».

3° « L'accord s'étend pareillement aux articles des différents Credos : symbole des Apôtres, symbole de Nicée, symbole dit de S. Athanase. »

4° Il ressort des explications échangées une impression très encourageante sur la possibilité d'une mise au point satisfaisante quant à la doctrine des Sacrements comme moyens de grâce et de vie spirituelle ».

Points où surgissent des divergences :

1° L'Ecriture Sainte et la Tradition, sources de la Révélation.

2° Le Sacrement de l'Ordre et ses conditions de validité.

3° La primauté du Souverain Pontife qui a fait l'objet presque exclusif de la troisième et de la quatrième Conversations. Sur ce point des divergences essentielles ont été notées. Le rapport anglican s'exprime ainsi : « L'Église est un corps vivant sous l'autorité des Évêques, à titre de successeurs des Apôtres, et, dès les commencements de l'histoire de l'Église, il a été reconnu une primauté et un pouvoir de direction *(leadership)* comme appartenant à l'Évêque de Rome entre tous les Évêques ». Les catholiques y voient un point de départ ou une étape, mais évidemment pas un point d'arrivée.

De part et d'autre, on insiste sur le fait qu'aucun groupe n'avait ni mandat, ni consentement, ni approbation des autorités compétentes : ce sont des conversations strictement privées sans mandat d'aucune sorte ; ni les membres anglicans ne représentent la foi de l'Église anglicane ; ni les membres catholiques n'ont parlé au nom de l'Église catholique.

D. L. B.

Mac Naught, THE CELTIC CHURCH AND THE SEE OF PETER. Blackwell Oxford, 1927, in-8°, XV-118 pages. Prix : 7 s. 6 d.

L'auteur, ministre de Kilmuir Easter, appartient, si nous sommes bien renseignés, à l'Église presbytérienne d'Ecosse ; il n'envisage qu'un point dans l'histoire de l'Ancienne Église celte établie en Grande-Bretagne, en Écosse et en Irlande avant l'invasion anglo-saxonne du Ve siècle, à savoir : quelles étaient les relations de cette chrétienté celtique avec Rome. C'était une thèse reçue dans l'Église d'Angleterre que si l'Église catholique fondée après l'invasion des anglo-saxons par S. Grégoire le Grand et S. Augustin (597) était profondément romaine ; l'ancienne Église chrétienne de Grande-Bretagne, fondée après la conquête romaine vers le IIIe siècle et très florissante avant l'invasion anglo-saxonne, ne reconnaissait pas l'autorité de l'Évêque de Rome et se développait indépendante dans son isolement insulaire. La situation actuelle de l'Église d'Angleterre rentrait donc dans la ligne de la tradition la plus authentique des anciennes Églises celtes de la Grande-Bretagne.

M. Mc Naught avoue qu'il a entrepris cette étude avec le pressentiment que ses recherches historiques confirmeraient cette thèse : il est arrivé à la conviction contraire, ou du moins il aligne une série de faits qui imposent au lecteur impartial la conclusion contraire. L'ancienne Église celte de Grande-Bretagne faisait partie de la chrétienté occidentale et reconnaissait l'autorité du Pontife romain au même titre que toutes les Églises unies au siège de Pierre.

Son ouvrage est divisé en deux parties géographiques : l'Église celtique comprend en effet l'Église de Grande-Bretagne proprement dite, ensuite l'Église Ecossaise-Irlandaise. Les témoignages examinés avec impartialité, méthode et perspicacité sont pris dans l'histoire des premiers missionnaires, dans les liturgies et dans les coutumes ecclésiastiques. Le chapitre sur la controverse pascale est significatif et tout à fait concluant. Ce travail d'une loyauté parfaite et d'une tenue scientifique irréprochable doit être connu de tous nos théologiens et apologistes : ils y trouveront d'abondants renseignements sur la Primauté pontificale.

D. L. B.

Bessières, S. J., POUR LE PAPE, avec une lettre de Mgr Flocard, évêque de Limoges, Paris, Spes, 1927, 205 pages.

« Sans le Souverain Pontife tout l'édifice du christianisme est miné », disait de Maistre ; c'est pourquoi Notre-Seigneur a institué S. Pierre chef et gardien de l'Eglise. Nous croyons donc au Pape, nous obéissons au Pape et nous aimons le Pape. Les déplorables attaques qui récemment se sont produites contre le Saint-Siège ont cependant eu cela de bon, de nous donner l'occasion de prêcher et d'affirmer, proclamer bien haut notre attachement à la personne du Vicaire de Jésus-Christ.

Lettre du Mont Athos.

Notre confrère, Dom Théodore Belpaire, qui fait actuellement un séjour au mont Athos (nom donné à cette presqu'île de la Grèce, exclusivement réservée à la vie monastique, et où se trouvent groupés une trentaine de monastères des différentes nations orthodoxes), nous adresse des notes de voyage dont nous détachons le passage suivant. Cette lettre nous arrive du grand monastère russe de l'Athos, St-Pantaleimon, et est écrite le 17 novembre 1927.

A 1 heure, office de nuit. L'office byzantin est de toute beauté par la diversité des psaumes, des hymnes, des lectures se rapportant au jour de la semaine et au jour de l'année, les deux offices étant enchevêtrés au point qu'il est difficile de les démêler : surtout qu'il faut tout suivre à l'oreille, il n'existe pas un livre de chœur, ni un bréviaire, à la disposition des moines ; il y a quatre livres différents qui se succèdent sur les deux pupîtres octogonaux, couverts de beaux cachemires, sous les deux uniques lampes de l'assemblée.

Les Russes ont un maître de chœur, plusieurs lecteurs et deux chœurs à quatre voix pour les chants ; les diacres en dalmatique ou le prêtre en chape viennent les premiers se placer devant la porte de l'iconostase fermée, les autres sortent par la porte ouverte pour clôturer des litanies par une bénédiction ; les russes font surtout beaucoup de cas des jeux de lumière : une prière à l'autel est annoncée par deux cierges allumés en avant : une prière à la Vierge par une grande lampe à huile allumée devant son icône, tandis qu'on baisse le plus possible la flamme des autres lampes. Si l'office rappelle la Résurrection, six cierges sont allumés à un lustre ; pour les processions, l'illumination est plus grande encore et on déroule des tapis.

L'office de minuit est suivi du martyrologe, longue lecture de la vie des saints du jour ; les matines (laudes), de la lecture par l'higoumène d'un sermon de Théodore de Studite. Tout le monde se rapproche, dans l'obscurité ; on voit des moines accroupis sur des marches et des banquettes, toutes les lumières sont éteintes et

mouchées par la pince du sacristain ; seul le livre de l'higoumène et sa barbe en mouvement reçoivent la lumière qui tombe de l'abat-jour. Puis, viennent, les laudes : les chants sont plus nuancés, la psalmodie est préludée par le chantre, reprise et fusée dans une complainte variée, par ces vieux moines, qui mettent tout leur cœur à cet office : (que le préchantre ne se trompe pas, car aussitôt l'un des plus vieux protestera à haute voix), on entend chanter un *Magnificat*, un *Gloria in excelsis*, une prière pour l'empereur et puis, le dimanche, il faut encore un évangile et le prêtre ne peut se retirer qu'après que tout le monde a baisé l'évangéliaire ; ou bien on apporte une relique, on chante des tropaires et le défilé de deux cents barbes en kalimafki et racon recommence pour un quart d'heure au moins ; car ils en profitent pour vénérer toutes les icônes voisines.

Le coup d'œil de ces églises russes est merveilleux : la faible lumière des cierges et des lampes suffit à faire étinceler à profusion l'or des iconostases, des icones, des lustres, des pendentifs et éclaire assez l'espace sous la coupole et la nef, pour montrer que personne ne stationne là : les stalles sont, en effet, le long des murs et contre les colonnes et les assistants choisissent les coins les plus sombres, sans places fixes, les moines mêlés aux pieux laïcs de passage dans le monastère. Mais aussitôt qu'il faut défiler tout est plein, les barbes tranchent sur les vêtements, on se demande d'où ils sortent si nombreux. Tout se fait avec ordre, deux par deux. On m'a assigné une stalle très en avant, mais je vais aussi, près du pupitre des chantres, pour pouvoir suivre où ils en sont ; au moment de la vénération de l'évangéliaire ou des reliques, aussitôt qu'ils voient la seule tête de moine découverte, dans cette assemblée, sortir de sa stalle, les barbes les plus vénérables s'écartent : on me fait passer le premier et la mienne s'incline la première sur un Christ, une Vierge, un ciel de saints, un S. Pantaleimon et combien d'autres encore, mais avec moins de démonstration qu'eux ; ce qu'ils me pardonnent, je crois, en ma qualité d'étranger.

Vers 4 h. 30 du matin, la maison rentre dans le silence, les moines se remettent sur leur lit pour deux heures, puis l'office du jour et la liturgie (la messe), comme nous la célébrons à Amay. Commencée à 6 h. 30 (12 h. à la pendule), elle se termine vers

9 heures ; surtout s'il y a la bénédiction du gâteau funéraire, ou la célébration d'une solennité par un dernier évangile.

De l'église d'en haut, je suis conduit au Sabos, église d'en bas, l'église centrale du monastère. L'archimandrite y vient aussi, endosse le grand manteau d'higoumène (en soie bleue, rayé de lignes blanches et rouges, fermé au col et au bord inférieur, ou se rejoignent deux appliques brodées) et prend en main la crosse avec les serpents qui se regardent au dessus d'un petit parasol rouge ; puis, précédé des acolytes portant les cierges, on se rend processionnellement au réfectoire. Dîner à neuf heures (3 h. 30 à la pendule). Prière ; le repas se fait en silence ; le lecteur lit une vie de Saints ; tout le monde se dépêche de manger le menu du jour de fête : un morceau de morue séchée, un plat de légumes à l'huile, une soupe aux légumes, la grande miche de pain noir et un verre de vin. Puis une cuillerée de gâteau funéraire, goûté d'abord par l'archimandrite : quand les derniers morceaux sont avalés, on voit disparaître des morceaux de pain dans des serviettes, d'autres morceaux sont jetés dans une grande corbeille, pour les pauvres.

On se rend à une table où sont restés les cierges et deux encensoires sans chaînes mais avec une queue et des clochettes. L'archimandrite met l'encens, dit une prière, bénit le pain de la Ste Vierge, le seul pain blanc que j'aie vu depuis huit jours et chacun prend une pincée de mie, (le lecteur a reçu préalablement des mains de l'higoumène un grand morceau de ce pain et un verre de vin) qu'il fait passer dans l'encens, tandis qu'on agite les clochettes. Le dîner a été expédié en vingt minutes par ces deux à trois cents moines réunis là dans une seule salle qui peut en contenir trois ou quatre fois plus : la procession défile devant l'archimandrite et tous se rendent de nouveau à l'église principale, où se chante une litanie et une prière en grec avec un charmant mélange de *Kyrie eleyson.*

Je ne finirais pas de raconter, comme je ne finis pas de regarder, ce monde oriental quand il peut se donner tout entier à la vie religieuse. L'archimandrite m'avait député dès la première heure de mon arrivée, un jeune moine qui a séjourné à Paris et parle couramment le français. J'ai eu hier, avec lui, une longue conversation sur la vie dans ce monastère. C'était des plus ins-

tructifs pour moi. Quand j'ai été faire une visite de congé chez l'archimandrite, il a été encore des plus affables. Les hôtes, surtout les prêtres ou les moines, jouissent d'une grande liberté dans les monastères, ou l'on s'occupe juste autant de vous qu'il le faut pour vous procurer le nécessaire : la vie y est d'ailleurs réduite à sa plus simple expression : on couche sur une chaise longue avec une couverture molletonnée, on se lave au robinet dans le corridor, on s'essuie à l'essuie-main accroché à son portemanteau. Les bibliothèques se visitent comme des musées ; les églises ne sont accessibles qu'aux heures des offices, en dehors on les ferme comme des coffrets à bijoux : tous ces moines sont bien décidés à abandonner toute préoccupation concernant le monde extérieur.

France.

M. le Professeur M... a fait à Orléans une conférence sur l'Union des Eglises, particulièrement sur l'état de l'orthodoxie russe. A Lille, Mgr Beaupin a inauguré un cercle pour l'U. d. E. La Neuvaine pour l'Union a été célébrée d'une façon suivie par les membres de ce Cercle. Mgr Beaupin a parlé le 21 janvier de la « Prière pour l'Union », le 29 sur le Congrès de Bruxelles et la Croisade de Prières. M. le Professeur M... a parlé le 29 janvier sur l'Eglise russe au Séminaire des Carmes.

A Paris, l'Octave pour l'Union des Eglises a été célébrée d'une façon solennelle :

Mercredi 18 janvier en la chapelle des Oblates Missionnaires O. S. B., 9*bis*, av. de Ségur. Le sermon de circonstance fut prononcé par dom Chauvin, O. S. B. Tous les jours de l'Octave, Vêpres avec sermon et Salut du Saint-Sacrement à 3 h. Le mercredi 25 janvier, en l'église Saint-François-Xavier, le R^me^ Père Abbé de Sainte-Marie célébra une messe pontificale. L'après-midi, c'est S. G. Mgr de Guébriant, archevêque de Marcianopolis, qui présidait et M. le Chanoine Quenet, Vicaire Général de Paris, qui prêcha sur l'Union des Eglises.

La Cathédrale Saint-Vladimir à Kief.

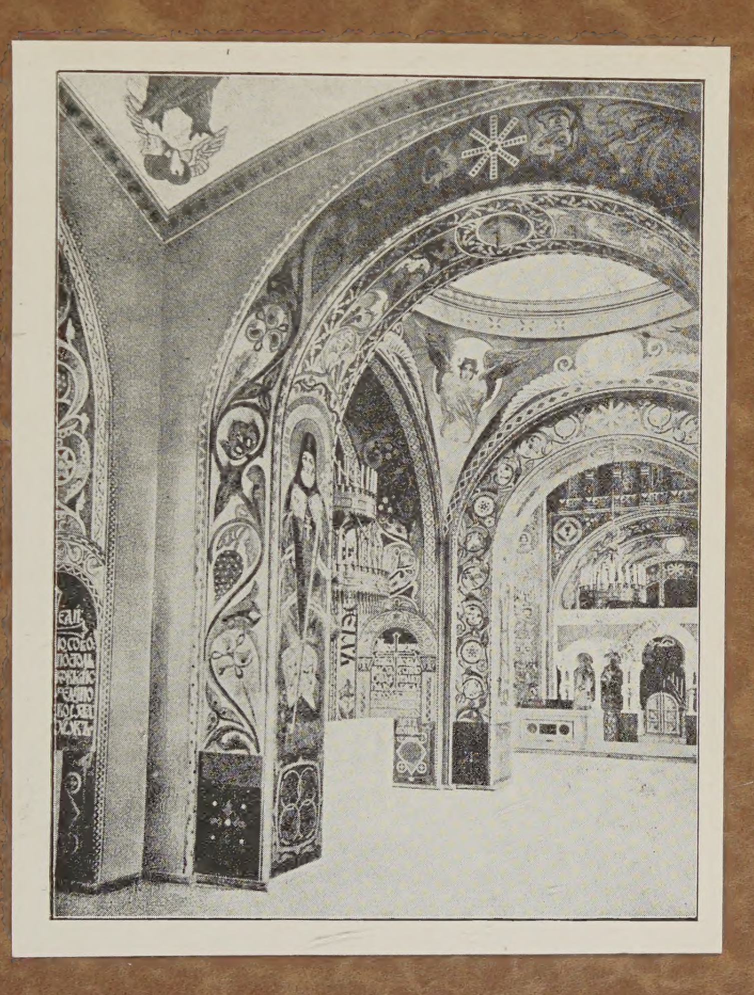
L'INTÉRIEUR

La construction de cette église monumentale avait duré vingt années. Enfin, en 1882, les murs s'élevaient, la toiture était placée ; il ne restait plus que l'intérieur à faire. Dans une réunion de la Commission de la Société Archéologique, qui menait les travaux, M. Maluichevsky, professeur au Grand Séminaire de Kief, proposa de conformer l'ameublement de l'église aux idées artistiques du temps de St Vladimir, et de la décorer en style vieux-russe. Ce projet fut adopté et l'Oberprocureur du Saint Synode chargea M. Prachow de ces travaux. Après un voyage d'étude fait en compagnie du comte Tolstoï, M. Prachow présenta des projets, des mosaïques et compositions de marbre qui devaient être placées dans l'atrium principal et dans les nefs des églises. Ce n'est qu'en août 1896 que, tout étant terminé, le Métropolite Ioanniky procéda à la consécration de la nouvelle église. LL. Majestés Impériales Nicolas II et la Tsarine Alexandra Feodorowna assistèrent en personne à la cérémonie.

Les grandes portes principales de la cathédrale sont en bronze massif et les sculptures représentent, en grandeur plus que naturelle, St Vladimir et Ste Olga de Kief en riches vêtements nationaux. Dans un premier vestibule, une porte monumentale donne accès aux escaliers qui mènent à l'église. A droite et à gauche de la porte, on peut lire, en vieux slave, le texte de la donation et consécration de la cathédrale.

En entrant dans une église comme celle de St-Vladimir, à Kief, on a une impression de magnificence, de richesse et de splendeur en même temps que de recueillement et de piété — cette impression est confirmée par tous les étrangers qui ont pu visiter la cathédrale.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).



Tome V. Février 1928. N° 2.

SOMMAIRE

PAGES

I. ARTICLES.

L'encyclique « Mortalium Animos » DOM L. BEAUDUIN, O. S. B. 81

L'infaillibilité du Pape et l'Union . DOM L. BEAUDUIN, O. S. B. 91

La Philosophie religieuse russe .... HIÉROMOINE LEV 98

II. MOUVEMENT DES IDÉES.

1. *Chronique* : Orthodoxie 102

2. *Revues* 109

3. *Bibliographie* 117

III. LES ŒUVRES.

Lettre du Mont Athos 124

France 127

HORS-TEXTE : *La Cathédrale de Saint-Vladimir à Kief* 128

Nihil obstat :
Amay, 15 février 1928.
DOM F. DE WYELS, O. S. B.
Lib. cens.

Permis d'imprimer :
Namur, 13 février 1928.
J. CAWET, *vic. gén.*

Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES.
AMAY s/Meuse & SCHOOTENHOF lez-Anvers

Tome V. Février 1928. No 2.